

# *Cantes*



*CDAN édition*

*Auteurs CDAN*



**Illustrations : libres de droits**



***Les auteurs  
CDAN***

***présentent***

***Contes***

**ISBN : 978-2-487805-21-7**

**Les auteurs du recueil sont seuls propriétaires des droits et responsables du contenu de leurs textes.**

## ***Préambule :***

*Il fut un temps où les histoires se transmettaient par voie orale, parce que beaucoup ne savaient ni lire, ni écrire.*

*Certains contes ont traversé des siècles, sans doute en subissant de nombreuses évolutions dues aux faiblesses de la mémoire, voire de la compréhension.*

*Les auteurs du cercle des auteurs normands proposent un autre voyage, par des contes inédits et originaux, mais ils restent des contes à raconter ou au coin du feu (encore faut-il en trouver un), ou sur le bord d'un lit d'enfant pour qu'il s'endorme dans un monde féérique loin de la violence quotidienne de la vie d'aujourd'hui.*

*Faisons rêver nos petits...*

## **Sommaire :**

Les petits ramoneurs	<i>Guy Aubrays</i>
Le chien qui parle	<i>Philippe Rouyer</i>
La tour d'orge	<i>Chris Acher</i>
C'est l'heure du conte	<i>Danydeb</i>
Vernissage	<i>Sylvie Lelouey-Jung</i>
Isengrin, le loup de Jumièges	<i>Marie Paule Guillemard</i>
Histoire de la petite poule qui avait trouvé un œuf	<i>Alain Courel</i>
La princesse et le frère portier	<i>Sandrine Morille</i>
Légende indonésienne	<i>Chantal Poidevin</i>
L'agneau et le loup	<i>Marie Paule Guillemard</i>
Le caneton noir	<i>Véronique Beaumont</i>
La carte postale	<i>Krystin Vesteralen</i>
Destin d'un histrion	<i>Martine Decreuze</i>
Tirer le diable par la queue	<i>Marie Paule Guillemard</i>
Monsieur Crapaud	<i>Marie Paule Guillemard</i>
Le roi Cuborax	<i>Alain Courel</i>
Ratou et Loen	<i>miC H@l</i>





## ***Les petits ramoneurs***

Il y a fort, fort longtemps, dans la cité du Val Saint Père, naquit un petit garçon que ses parents nommèrent Pierre-Marie. Dernier enfant d'une fratrie de quatre, il naquit en 1709 dans une vieille

famille nobiliaire aisée du Cotentin. Son père le Comte Pierre de Tombelaine n'est-il pas chevalier et capitaine des garde-côtes de l'évêché de Saint-Malo ? Sa maman Angélique, devenue comtesse par mariage, est la fille du marquis de Follivent, une ancienne famille normande, vivant à la cour au château de Versailles et dévouée au service du roi Louis XIV.

Ils habitent dans un château fastueux entourés d'un grand nombre de domestiques. L'on y accède par une grande allée bordée d'arbres majestueux offrant une perspective des plus réussies en matière d'architecture ornementale. Une belle demeure en pierre de taille, composée d'un grand corps de bâtiment flanqué de deux tours carrées aux angles sud et ouest. Un étang aux belles dimensions offre sa surface d'où l'on peut admirer le reflet du château. Le parc verdoyant, lieu de promenades et de méditations regorge de bosquets où écureuils, hérissons et oiseaux ont élus domicile. Derrière l'imposante construction, un peu en retrait, l'on découvre les écuries dans lesquelles des chevaux de trot et de trait ont pension. Monsieur le Comte a une passion pour les purs sangs, bien nanti, sa bourse lui a permis d'acquérir la pouliche de ses rêves. Avant même d'entamer la moindre activité, il s'enthousiasme à monter tous les matins Belladone, sa jument préférée. Elle lui a offert un poulain à la robe bai dont il est très fier et n'hésite pas à entraîner ses hôtes dans ses écuries pour l'admirer. Un domaine en perpétuel mouvement entre les visites familiales, ecclésiastiques et protocolaires, sans oublier les va et viens incessants de la domesticité. Du matin au soir, Monsieur le Comte reçoit, consulte, conseille, gère, organise, déjeune, si bien qu'il n'a guère de temps pour s'occuper de Pierre-Marie ; d'autant plus qu'il est le dernier et avoue avoir assez à faire avec ses autres enfants plus âgés.

Angélique, reçoit-elle aussi de son côté, les équipages défilent devant le porche du château et le bruit des calèches sur le gravier de l'allée centrale se fait entendre régulièrement. Pierre-Marie ne peut rester ainsi, je n'y arrive plus, j'ai tellement de choses à voir, se plaint sa mère en prenant un air dépassé. Bien nous le confierons quelques temps à Berthe, notre lingère, décide le comte, légèrement emprunté par la demande de son épouse.

— Vous n'allez tout de même pas lui donner l'éducation d'une bonne ? s'insurge Angélique.

— Bien sûr que non lui rétorqua Pierre, juste quelques mois, le temps de vous soulager dans votre besogne ajouta-il ironiquement.

Ainsi Pierre-Marie, bien que membre à part entière de la famille, quitta ses parents pour aller vivre avec Berthe et son fils Armand. Ils logent dans une dépendance relativement confortable réservée aux domestiques, tous très reconnaissants envers Monsieur le Comte. Armand, dont le père travaille aussi au château en tant que palefrenier, a le même âge que Pierre-Marie et il n'est pas rare que Berthe lui donne un peu de son lait. Cette jeune lingère d'environ trente ans, le visage élégant aux traits fins porte sur elle une grâce naturelle. Ses longs cheveux châains sont regroupés et forment un chignon tenu dans une crépine à larges mailles. Vêtue bien souvent d'une longue jupe en lin et portant un bustier blanc en coton, elle s'occupe du linge de maison et des habits de corps du comte et de la comtesse. Cette dernière est une femme d'une grande beauté, arborant un début de quarantaine, au ton autoritaire et directive envers le personnel. Tout le contraire de Monsieur le Comte, un homme généreux aux tempes grises portant allégrement ses cinquante ans et dont sa prestance sied à son titre de chevalier. De taille moyenne et portant légère

bedaine, il est aussi bon vivant que strict dans ses fonctions de capitaine des gardes de l'évêché. Il aime recevoir des hôtes lors de soirées festives, dont le faste est reconnu parmi la noblesse Normande pour sa table et ses divertissements. Les semaines passent puis les mois, les châtelains ne se décident pas à reprendre parmi eux leur enfant. Chacun argumente un manque de temps et finalement Pierre-Marie restera vivre avec Berthe. Certes, dans la journée, il rejoint ses frères et sœurs mais dès que Madame la Comtesse en a assez, il rejoint Berthe. Pierre-Marie n'est pas un enfant de l'amour, loin de là, sa venue au monde n'a pas été désirée et sa naissance n'a pas réjoui ses parents comme elle aurait dû l'être. D'ailleurs, Monsieur le Comte était absent, retenu à Saint Malo par son régiment et ses affaires.

Un an puis deux, puis trois et pour finir huit années s'écoulent, Pierre-Marie considère Berthe comme sa mère et Armand son frère. Il participe aux tâches avec Berthe et rejoint ses frères et sœurs pour les leçons d'histoire, d'arithmétique, de latin, de géographie et d'orthographe, dispensés par un vieux moine honoraire de l'Abbaye du Mont Saint Michel. Il aime bien les matières enseignées et apprécie le religieux. Avec sa voix douce, ce dernier entraîne la classe dans des contrées lointaines, divise, additionne, épelle les mots et conjugue les phrases. La prière est quotidienne pour cette famille attachée aux valeurs chrétiennes, n'oublions pas que Monsieur le Comte est capitaine des garde-côtes de l'évêché de Saint-Malo. Les bonnes manières en vigueur à la cour sont sources d'exercices pratiques et de mise en situation donnés par une amie de la Comtesse, Madame de Tinchebray, elle-même courtisane à Versailles. Madame la Comtesse a souhaité que la poésie figure aussi parmi les matières enseignées, ce dont la fratrie à en horreur et assistent avec déplaisir. De son côté, le

comte a exigé qu'Armand suive également l'enseignement du frère bénédictin, une manière de remercier sa mère en lui apportant la connaissance et l'érudition. En dehors des cours, Armand rejoint Pierre-Marie et jouent ensemble sur le domaine loin de la compagnie de la fratrie, trop âgée pour eux et différents à leurs yeux.

Un beau jour, un homme se disant capitaine d'une troupe de ramoneurs, fit son entrée au château. Reçu par le comte, il se présenta.

— Charles Gavot, appelé Capitaine par mes « Farias ». Nous parcourons le royaume pour proposer nos services à tous les châtelains possesseurs de belles et grandes cheminées. Un homme a la stature imposante, la voix grave et haute, portant sous sa cape de cuir, des vêtements amples et chaussé de bottes montantes.

— Vous avez bien dit capitaine repris le comte.

— Oui-da pour vous servir Monseigneur. J'ai combattu à la guerre de Hollande contre la ligue d'Augsbourg voilà plus de vingt ans et fêté la victoire à la bataille de la Hougue. J'ai été blessé par un éclat de fer pendant la bataille et le Comte de Tourville en personne est venu me féliciter pour mon courage. Vous avez de bien belles et hautes cheminées, il serait peut-être judicieux de les ramoner avant qu'un incendie ne ravage votre belle demeure. Avec mes ramoneurs nous en aurons fini en quelques jours pour la modique somme de cent cinquante livres.

— Tudieu, vous n'y pensez point capitaine, rétorqua le comte, cent livres est déjà une belle somme et pour vos rossinantes ce sera une livre par jour et par animal.

— Va pour cent livres mais avec les repas pour ma troupe.

— Affaire conclue, cochon qui s'en dédit confirma le Comte de Tombelaine, vous toucherez monnaie sonnante et trébuchante lorsque le travail sera achevé.

D'un mouvement de bras, le capitaine Gavot fit signe aux ramoneurs qui entrèrent à leur tour dans l'allée du château. Trois charrettes, recouvertes d'arceaux bâchés de toiles beiges formant un toit et, tirées par des chevaux composent la compagnie des ramoneurs. Sur les côtés des charrettes sont suspendus cordages, hérissons et échelles de toutes dimensions ainsi que des seaux en cuir épais servant à récupérer la suie. À leur bord, des enfants âgés de six à treize ans.

— C'est cela votre compagnie lança le comte interloqué par la jeunesse des membres.

— Oui, Monseigneur, des enfants capables de s'enfiler dans n'importe quelle ouverture et de grimper dans les conduits de cheminées les plus étroits. Nous allons nous installer vers les écuries pour ne pas vous déranger et commencerons demain. À quelles heures sont les repas ?, ils n'ont rien mangé depuis hier.

— Installez-vous, nous vous apporterons de quoi vous repâtre. Six enfants, portant guenilles, bonnets rouge et sabots de bois s'affairent à l'installation du campement. Le plus jeune ne doit dépasser les six ans tandis que le plus âgé en paraît quinze. Le capitaine s'occupe des chevaux, les bouchonne puis distribue deux picotins d'avoine et de l'herbe grasse à chacun d'entre eux tandis qu'un brouet de viande en sauce et du pain est servi à la troupe de ramoneurs.

Le lendemain matin, dès potron-minet, les travaux de ramonage commencent, Armand et Pierre-Marie, curieux s'approchent et observent les enfants ramoneurs. Pieds nus, avec une sorte de grattoir, ils entrent dans les boisseaux et font

dégringoler de gros blocs de suie dans une poussière acre envahissant la pièce. Comment font-ils pour respirer demande Armand à sa maman, on n'y voit goutte.

— Quelle horreur tout simplement lança Berthe à la vue de ces gamins noirs de la tête aux pieds travaillant sous les ordres de ce capitaine intransigeant envers eux.

À l'heure du repas, elle se dirigea vers le plus âgé des enfants et lui demanda qui il était et que faisait-il avec ce capitaine.

— Je m'appelle Julien et voilà bientôt cinq ans que je ramone des cheminées. Vous savez, Madame, nos parents sont pauvres et pour certains nous sommes orphelins. Nous venons du Duché de Savoie et sommes sans arrêt sur les routes de France pour gagner notre pain. Le capitaine Gavot est un homme de parole, à la fin de l'hiver nous rentrons au pays et il va remettre de l'argent à nos parents. Dans le cas où l'un de nous meurt, il donne le double à sa famille, la même chose si l'on reste estropié après une chute. Si nous n'avons pas trop grandi, il nous reprend l'année suivante mais si nous sommes malades, il ne veut pas de nous. Comment cela malade demanda Berthe. Oui certains sont malades des poumons et tous ne rentrent pas chez eux, atteints de phtisie. Pour moi c'est la dernière année, je suis trop grand mais il avait besoin de moi pour s'occuper des chevaux et parfois pour dégager les plus petits restés coincés dans un conduit.

Le capitaine arriva et coupa cours à la conversation puis vociféra à l'encontre du jeune homme trop bavard à son goût.

Pauvres gosses se dit Berthe et devant le questionnement de Pierre-Marie, elle lui expliqua la vie de ces gamins condamnés à une existence brève et malheureuse, loin de la leur auprès du Comte de Tombelaine. Les travaux de ramonage durèrent quatre jours, après avoir été payés, les ramoneurs quittèrent le château à

la recherche d'un autre travail. C'est cette nuit-là justement qu'Armand disparu. Au petit matin Berthe découvrit son absence et commença à le chercher partout. Tous les domestiques participèrent aux recherches, on ne disparaît pas comme ça, il y a forcément quelqu'un qui a vu ou entendu quelque chose. Alerté le comte prend les choses en main et décide de rassembler tous les domestiques pour en savoir un peu plus. Un jardinier du nom de Ladroue a semble-t-il entendu une conversation.

— Voilà, Monsieur le Comte, j'étais au potager, occupé à désherber derrière une haie de buis hier en fin de matinée. Il y avait le capitaine Gavot qui parlait à un autre homme que nous n'avons jamais vu.

— Tu as vu son visage demanda Le comte.

— Non j'ai juste entendu sa voix.

— Et que disait-il exactement.

— Le capitaine lui demandait de venir hier soir au château dans la plus grande discrétion la nuit venue et que l'affaire les concernant serait mise derrière les écuries, puis ils se sont quittés. Je n'ai rien entendu d'autre Monsieur le Comte.

— Bon, j'en sais assez, nous allons nous mettre à la recherche de cette compagnie de ramoneurs. En moins de temps qu'il n'en faut la garde du roi fut sur les routes, par monts et par vaux, pour retrouver la troupe des Farias. Deux jours furent nécessaires aux gardes du roi pour attraper le capitaine Gavot et l'emmener au château du Comte.

— Capitaine, vous savez très bien pourquoi vous êtes ici, parlez de grâce.

— Je ne comprends pourquoi vous m'avez fait arrêter, je n'ai rien volé et nous avons exécuté le travail pour lequel vous nous avez payé.



— Où est Armand, le fils de ma lingère.

— Je l'ignore totalement, d'ailleurs je ne sais pas qui il est. Un des gardes du roi prit alors la parole. Nous avons fouillé le campement et interrogé les enfants, personne n'a vu ni entendu parler du petit garçon. Le capitaine Gavot se justifia.

— Depuis votre château, nous nous sommes rendus avec ma troupe à Granville chez le marquis de Sartilly. Demandez-lui nous n'avons pas bougé de son manoir.

— N'ayez crainte cela sera fait, parlez-nous à présent de votre complice.

— Que voulez-vous dire, nous ne sommes qu'une compagnie de ramoneurs allant de demeures en demeures pour gagner honnêtement notre vie.

Le chef des gardes prit la parole à son tour.

— Vous ne trouvez pas étrange que quelques jours après votre départ d'un château, celui-ci se fasse détrousser.

— Ah oui pour être bizarre, ça l'est fut la seule réponse du capitaine.

N'en ayant pas terminé, le chef des gardes ajouta

— Ce qui est intéressant, c'est que la capitaine Gavot n'est pas sa véritable identité, il n'est pas du tout capitaine et a été annoncé déserteur à la bataille de Barfleur. Il se nomme Lacombe et vient du pays de Gavots dans le duché de Savoie. Il a commis une erreur en quittant sa cachette en pays Savoyard pour revenir en Normandie.

Le comte reprit :

— Quelqu'un vous a entendu parler à un complice, livrez-le-nous et en rendant le gosse, vous échapperez aux galères. Le pseudo capitaine ne dit plus un mot et se laissa entraîner par les gardes pour rejoindre les prisons du roi. Il gardera le même

mutisme devant la corde que le bourreau lui passera autour du cou pour avoir déserté. N'ayant pas jugé l'affaire close, le comte fit venir le plus grand des enfants.

— Julien, n'aie aucune crainte, nous aimerions en savoir un peu plus sur cette troupe et le rôle du capitaine.

— Vous dire quoi Monseigneur, nous travaillons c'est tout.

— Tu peux parler à présent, il est en prison et jamais n'en ressortira, dis-nous ce qu'il est advenu d'Armand.

— Si je parle, il va me tuer, je préfère garder le silence.

— Qui va te tuer, parles bon sang !

Plus rien ne sorti de la bouche de Julien ni des autres enfants, dont on pouvait lire la peur dans les yeux de certains. Il fut décidé par le comte que les enfants ramoneurs seraient accompagnés dans leurs familles respectives et que la conséquente somme d'argent que le capitaine portait sur lui serait partagée entre tous les gosses.

Ce jour-là, de peur de perdre leur enfant, Le comte et son épouse firent regagner le château à Pierre-Marie. Il ne vint plus que de temps à autres à la rencontre de Berthe, plongée dans un chagrin immense depuis l'enlèvement de son fils. Le temps passa, Pierre-Marie étudia chez les Jésuites puis fit des études de droit à Paris. Il revient en Normandie et devient magistrat du roi à Avranches grâce à ses fréquentations à la cour et aux brillantes études qu'il a menées. Durant toutes ces années, il n'a pas oublié son frère Armand et continua à le chercher dès qu'une histoire de ramoneurs était colportée à ses oreilles. Quinze années se sont écoulées et un beau jour de l'an 1735, un jeune homme monté sur un cheval à la robe blanche foule l'allée en gravier du château de Val Saint Père. Il porte l'uniforme des armées du roi de France, sabre à la ceinture. Ne s'arrêtant pas devant l'entrée d'apparat, il

contourne le château, se rend vers les cuisines et descend de sa monture. Des cris de joies se font entendre parmi les domestiques ayant reconnu le cavalier. Berthe n'y croit pas, Armand, son fils est vivant face à elle. Dans un élan, elle se jette dans ses bras laissant échapper un torrent de larmes coulant sur ses joues. Monsieur le Comte fait son apparition, attiré par le remue-ménage qui se fait entendre dans toute la demeure. À la vue d'Armand, il ne put s'empêcher de l'enlacer à son tour sous les yeux médusés des domestiques. Sans plus attendre un instant, il le prit par le bras et l'entraîna à part dans une petite pièce adjacente à l'office.

— Armand, je suis heureux de te retrouver mais il faut que je te parle de choses sérieuses. En tant que militaire, je n'irais pas par quatre chemins et serais direct à ton encontre. Commençons par la plus tragique, ton père n'est plus de ce monde, il a reçu un coup de sabot d'un de mes purs sangs dans la poitrine. Il est mort instantanément voilà bientôt cinq ans. Angélique mon épouse bien-aimée, est décédée de dysenterie peu après ton enlèvement. Mais avant de parler de tout cela, je voulais t'entretenir d'une chose importante. Pardonne-moi si je ne l'ai pas fait plus tôt mais tu étais trop petit et tu n'aurais pas compris. Tu ne t'es jamais posé la question pourquoi, Pierre-Marie a été élevé par ta mère ?

— Non, Monsieur le Comte, comme vous venez de le dire, j'étais trop jeune.

— Je te dois la vérité à présent et je te demanderai de garder secret, pour l'instant, ce que je vais te révéler. Berthe et moi avons eu une liaison sans que personne ne le sache, elle tomba enceinte en même temps que la Comtesse. Tu es né quelques semaines avant Pierre-Marie, ta mère n'a révélé à quiconque notre liaison et ton père, bien que suspicieux n'a jamais su. Il faut dire que les traits de ton visage parlent pour toi et ne pouvaient que le rendre

soupçonneux. À ta naissance, je t'ai donné le prénom d'Armand comme s'appelait ton grand père. La seule manière de te voir, sans attirer l'attention a été de confier Pierre-Marie à ta mère et puis cet enlèvement est venu tout bousculer. Je suis heureux à présent de te retrouver, j'avais peur de mourir sans t'avoir revu et soulagé ma conscience. J'ai pour toi une grande fierté en te voyant vêtu de l'habit militaire comme je le porte, pour sûr bon sang ne saurait mentir.

— Pierre-Marie est-il au courant de ma noble conception ?

— Non, il ne l'est pas, pour lui tu es comme un frère. Il t'a cherché et te cherche encore partout, il sera heureux de te serrer dans ses bras. Viens ! allons retrouver les autres et tu nous raconteras ce qu'il t'est arrivé durant toutes ces années.

Joignant le geste à la parole, c'est devant un parterre silencieux qu'Armand commence son récit. - Le jour de ma disparition, le capitaine Gavot m'a entraîné vers les écuries, puis m'a bâillonné, ligoté et enfin caché derrière de la paille. Dans la nuit, un de ces complices se faisant appeler la fouine vint me chercher et m'emmena à Granville dans une auberge tenue par une vieille femme horrible. Il m'avait choisi pour remplacer un gosse de sa troupe qui venait de mourir, d'une chute de plusieurs mètres, la semaine précédente. Le capitaine devait venir me chercher quelques jours plus tard, une fois l'affaire de mon enlèvement retombée.

Berthe lui coupa la parole

— Pourquoi-t-ont-ils choisi et non Pierre-Marie ?

— C'est simple, mère, on ne s'attarde pas à la disparition du fils d'une lingère, au contraire l'enlèvement du fils d'un Comte provoque grand bruit et le risque de se faire prendre plus élevé. La fouine suivait le capitaine sans jamais se faire voir ensemble, sur

les indications de ce dernier, il pénétrait dans les châteaux où les ramoneurs avaient œuvré ; et se livrait à une rapine qu'il partageait avec le capitaine. Ici au domaine, les choses ont été différentes, Monsieur le Comte est immédiatement intervenu et a lancé la garde du roi à ma recherche, l'arrestation du capitaine a mis un terme à leur association. La fouine m'a ensuite vendu sur le port de Granville à une autre brute trafiquant le tabac et l'alcool entre la côte française et Jersey. À fond de cale la plupart du temps sur un sloop qui prenait l'eau, je préparais les repas pour un équipage de cinq marins. Des gourganes, du lard, de la morue salée, de la viande boucanée et toutes sortes de ratas, je cuisinais sans savoir le faire vraiment. Je mangeais au moins à ma faim et participais aux chargements et déchargements des marchandises de contrebande au fond de criques désertes. L'équipage du voilier obéissait au doigt et à l'œil aux ordres du capitaine, sous peine de recevoir des coups de sa part. Il m'est arrivé, lorsque celui-ci était trop ivre, d'en recevoir, je faisais semblant d'être inanimé et la séance finissait. Un jour nous avons mis le cap sur Saint-Malo pour effectuer des réparations sur le navire, le capitaine n'était pas méfiant à mon encontre et une nuit, je me suis enfui en ne sachant pas où aller mais libre. Une semaine plus tard, je me suis fait prendre « la main dans le sac » en partant sans payer dans une taverne ayant l'estomac désespérément vide. Par chance, des enrôleurs de l'armée du roi, cherchaient des volontaires pour devenir des soldats. Aussitôt j'acceptais leur offre et me sortais des griffes du tenancier m'ayant rattrapé dans ma fuite. Ils m'ont demandé mon âge et leur ai répondu l'ignorer, et vu ma taille, ils ne se sont pas posés de questions. Ensuite, ce fut une formation de soldat à laquelle j'ai participé et devant mes aptitudes et mon savoir, on me nomma caporal en peu de temps puis sergent et

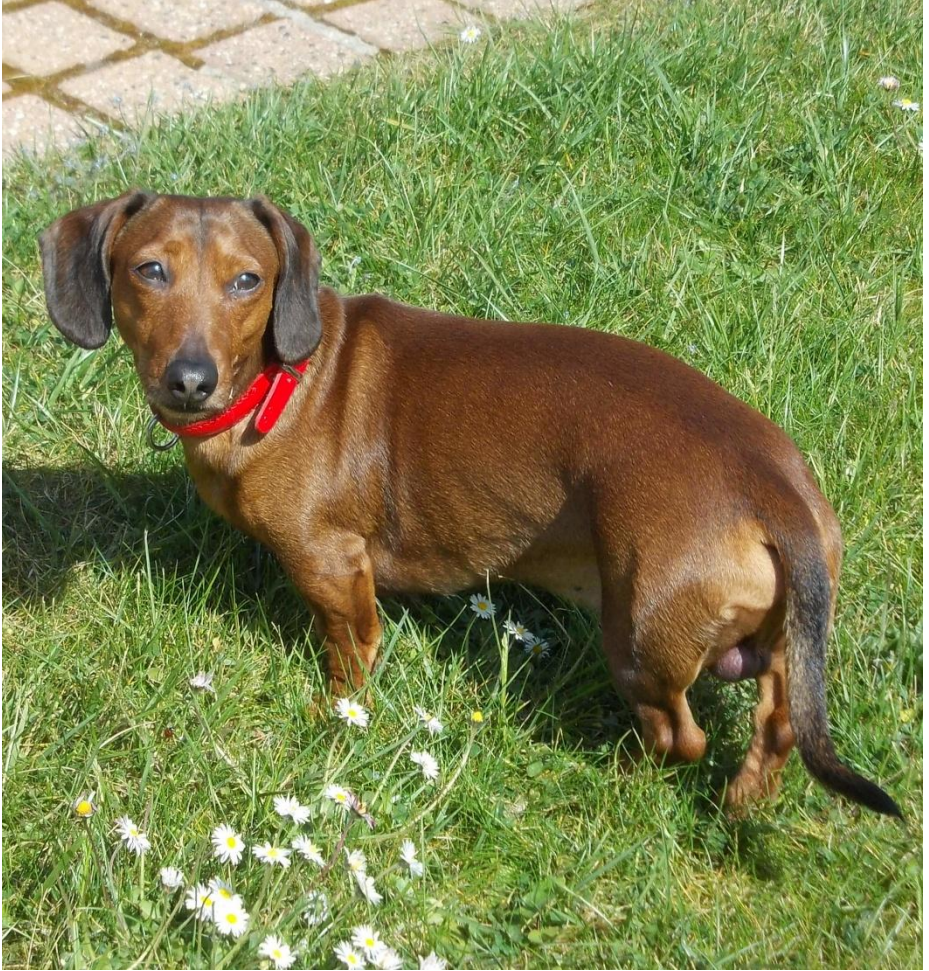
quelques années plus tard lieutenant. En 1733, mon régiment fut appelé à la guerre de succession de Pologne contre les Autrichiens et les Russes, avec mes hommes, nous nous sommes distingués à la bataille de Guastalla en Italie et je fus nommé à mon tour capitaine, le même que vous avez devant vous. Demain, je me rendrais à Avranches pour retrouver mon frère Pierre-Marie puisqu'il y est en poste mais à présent, fêtons mon retour.

Le lendemain, la rencontre entre les deux frères eut lieu sous les yeux du comte de Val Saint Père présent et de Berthe sa lingère. Dans une étreinte les deux frères se jurèrent de ne plus jamais se séparer et de faire cesser le travail de ramonage des cheminées par des enfants.

#### Note de l'auteur :

*En 1788, une première loi a interdit l'emploi d'enfants de moins de huit ans comme ramoneurs, marquant le début d'une prise de conscience des dangers de cette profession pour les jeunes.*

*Néanmoins, il faudra attendre l'an 1896, soit 160 ans plus tard après cette histoire, la publication d'une loi interdisant le travail des enfants de moins de douze ans. En 1914, les travaux de ramonage utilisant l'emploi d'enfants cessèrent définitivement. Nul ne sait combien d'enfants périrent de chutes ou de maladies au cours des siècles passés.*



### ***Le chien qui parle***

La vieille dame venait de perdre son petit bichon, âgé de quatorze ans. Elle en était très chagrinée, mais s'était jurée de ne plus reprendre de chien : « Je ne suis plus assez vaillante pour faire l'éducation d'un jeune chiot, ni pour soigner un chien

vieillissant. Et comme j'ai dépassé quatre-vingt-dix ans, il y a de fortes chances que je parte avant lui. Qui l'adoptera alors ? Mes enfants, peut-être ? Sans doute, certainement même, mais ce serait pour eux une lourde contrainte, car ils habitent en appartement, dans le centre-ville. »

Elle regardait avec nostalgie les photos des chiens qu'elle avait eus tout au long de sa vie. Et tous lui avaient donné beaucoup de joies. Mais l'âge était là, il fallait se montrer raisonnable.

Un jour, sa belle-sœur, qui était plus jeune qu'elle et conduisait encore, vint la voir. « Ma bonne Hélène, je sais que vous êtes déprimée depuis la mort de votre petit Hector. Et je vous le dis, profitez de vos dernières années, ne songez pas à l'avenir, ne renoncez pas à la compagnie d'un chien. J'en connais un qui est à adopter et je vous ai apporté une photo. Le diable tentateur était entré dans le salon de la vieille dame. On voyait sur la photo un teckel fauve à poil ras, un petit chien qui n'était pas simplement très beau, mais dont le regard pétillait de malice et d'intelligence. Il n'était pas possible de lui résister. « Il doit avoir un an, il s'appelle Snoopy, dit la belle-sœur. Ses maîtres ont divorcé, ils travaillent tous deux, et ne sont pas en mesure de le garder. J'ai été chargée de lui trouver un foyer, et j'ai pensé à vous. Je puis vous l'apporter dès demain. »

La vieille dame ne savait que penser, déchirée entre la raison qui lui commandait de refuser, et le regard de ce nouveau petit compagnon. Comme c'était prévisible, le lendemain, on entendit le grincement prolongé des freins de la 2 cv de la belle-sœur, une première portière couiner puis une deuxième. Et Snoopy sautait



de la banquette arrière, chose qui n'est pas à recommander pour un chien aux pattes courtes, mais il était si impatient de découvrir sa nouvelle maison !

La voisine, qui avait un doctorat en psychologie, avait dit : « Croyez-moi, Snoopy a des capacités d'apprentissage étonnantes. Je sens un animal tout à fait exceptionnel. » Elle n'avait pas tort, car quelque temps plus tard, à peine âgé de dix-huit mois, Snoopy articulait ses premiers mots et à deux ans, on pouvait dire qu'il parlait, avec un vocabulaire limité certes et une syntaxe très élémentaire, mais il parlait ! La vieille dame était ravie. Parfois, des amies un peu plus jeunes qu'elle, car les autres étaient parties au cimetière, venaient la voir pour prendre le thé. Snoopy faisait alors leur admiration. Et elles n'étaient pas particulièrement étonnées d'entendre ce petit teckel demander « gâteau » pour obtenir un biscuit. (Il évitait le mot biscuit, encore trop difficile à prononcer). Il leur semblait naturel que le petit chien, élevé comme un enfant par une dame comme il faut, se comportât comme un enfant. C'était d'autant plus charmant qu'il faisait songer à un petit garçon comme il n'en existe plus. Chaque biscuit était suivi d'un « merci madame » articulé avec application.

Un jour, la femme de ménage qui passait tous les matins, retrouva la vieille dame endormie dans son fauteuil. Elle ne bougeait plus, ne respirait plus. Snoopy était à ses pieds. C'était ma belle-mère, et comme elle l'avait prévu, nous avons pris Snoopy.

Snoopy avait maintenant trois ans, et s'exprimait désormais avec facilité. Nous avions à la maison de nombreux échanges.

Snoopy avait des intérêts très ciblés : tout ce qui se mange ou pourrait se manger, le temps qu'il faisait, les chiens du quartier, les mérites des différents fauteuils et canapés... Et puis, je ne sais pas qui lui en avait donné l'idée, il s'était identifié à Snoopy, le chien de Charlie Brown, qui s' imagine que sa niche se transforme en avion, et qu'il part défier le Baron rouge. Grand-maman, qui avait jadis été professeur d'anglais, avait-elle conservé de vieux numéros du Washington Post ? Comme son modèle de papier, Snoopy rêvait beaucoup et réfléchissait encore plus.

Habitant en ville, je le promenais quatre fois par jour, et je lui avais bien recommandé de ne pas parler, car j'étais sûr que cela nous attirerait des ennuis. Et ce qui devait arriver arriva. Nous avons rencontré un quidam qui avait voulu engager la conversation. Et comme de bien entendu, il avait conclu par l'incontournable « Il ne lui manque que la parole ». Ce à quoi Snoopy avait répondu : « Ça, c'est vous qui le dites ». Stupeur du bonhomme : « Ah ! Un chien qui parle ! Dites-moi, je rêve ! Ce n'est pas possible ... ».

Comment ai-je trouvé dans l'instant cette parade qui nous sauvait du drame, je ne saurais l'expliquer :

« Pardonnez-moi, je suis un incorrigible farceur. J'ai quelque talent de ventriloque, il m'arrive du reste de me produire dans des soirées d'amateur, et je ne résiste pas au plaisir de mystifier des inconnus. Non, malheureusement (ou heureusement je ne sais pas), mon chien ne parle pas.

— C'est dommage, car vous auriez pu faire des tournées dans le monde entier et faire fortune, moi à votre place, je n'aurais pas hésité.

Nous l'avions échappé belle. Une fois rentré à la maison, je décidai de lui expliquer la situation, sans rien lui dissimuler.

« Mon pauvre Snoopy, ce monde est impitoyable. Tu peux parler lorsque nous sommes seuls et que personne ne peut nous entendre. Tu peux parler à la maison, mais uniquement lorsque nous ne sommes que tous les trois. Tu dois te taire en présence d'autres personnes, même des membres de la famille.

— Mais pourtant, avec les amies de Grand-maman, tout allait bien.

— Certes, mais c'était de gentilles dames, qui te traitaient comme un petit garçon. Et si jamais elles en avaient parlé en ville, personne n'y aurait attaché d'importance. On les considérerait comme légèrement gaga. Mais là, tu vois bien que cet homme aurait été prêt à t'acheter, ou peut-être bien à te voler. Et même, à supposer qu'il n'ait pas eu de mauvaises intentions, il aurait bavardé un peu partout, et d'autres moins honnêtes s'en seraient chargés. Tu risquais de te retrouver jusqu'à la fin de tes jours prisonnier dans un pays étranger, contraint tous les soirs d'exécuter un numéro de music-hall. Mais ce n'est pas encore ce qui pourrait t'arriver de plus grave. Est-ce que tu te rends compte qu'un chien qui parle, cela peut être un sujet exceptionnel pour des chercheurs qui étudient le langage et les zones du cerveau qui le contrôlent.

— Ils n'oseraient pas m'enlever ?

— Non, ce sont des gens respectables, mais lorsque d'autres se chargent des basses besognes, je t'assure qu'ils ne cherchent pas à savoir d'où vient le spécimen qu'on leur vend pour leurs expériences. Et là, ce serait horrible. Je suis désolé de te faire peur, mais je veux que tu comprennes bien ce que tu risques. »

Je lui montrai alors sur Internet des photos de chiens maintenus attachés, avec des électrodes sur la tête, et même l'image insoutenable d'un chien vivant, la boîte crânienne ouverte, soumis aux investigations d'un neurochirurgien.

« Alors tu m'as bien compris ? À l'extérieur, en public, tu la boucles. Qu'est-ce qu'on dit ?

— Oui chef !

— Bien, et si jamais tu oublies la consigne, tu me laisse faire mon numéro de pseudo-ventriloque.

— Mais alors, dis-moi comment je puis m'exprimer, en présence d'étrangers.

— Je crois qu'il n'y a qu'une solution

— Laquelle ?

— Nous devons tous deux apprendre à aboyer.



*Chris Acher*

## ***La tour d'orge***

Dès sa plus tendre enfance, Lilou l'avait connue.

Elle l'apercevait de loin, depuis le jardin impressionniste de sa mamie, chez laquelle elle passait de nombreuses vacances, loin de ses parents travaillant en ville.

C'était une petite tour en bois, vestige d'un ensemble noble, assurait Mamie, mais sur lequel la nature avait peu à peu repris ses droits. Elle trônait sur une butte, exposée aux intempéries, silhouette chaque année plus fragile et incertaine quant à son futur.

Le souffle du vent qui la traversait désormais, les craquements que la tour bringuebalante produisait pour s'en plaindre, certains bruits évoquant une présence fantomatique, servaient de repoussoir aux plus peureux et même aux plus curieux.

Mamie affirmait qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Qu'en période de l'Avent, quand l'approche de Noël occupait déjà les esprits, les petites fenêtres de la tour auparavant s'illuminaient, dimanche après dimanche, grâce aux bougies allumées sur leurs rebords intérieurs : la première symbolisait l'Espoir, la deuxième la Paix, la troisième la Joie et la quatrième l'Amour. Les villageois étaient invités à se rassembler sur la butte dans une communion d'esprit jusqu'au soir divin de l'arrivée des bergers, de l'âne et des cadeaux des rois mages.

Et puis, un mauvais hiver avait enlevé le marquis propriétaire à cette terre. Et le lierre s'était lancé à l'assaut de la tour orpheline d'entretien, enveloppant une à une les fenêtres dans une cape d'oubli et de mystères dont on ne s'approchait plus. Seules

quelques fleurs de camélia fréquentaient encore la butte par temps de frimas.

Lilou aimait les mystères. Et n'avait pas peur de faire face à l'inconnu. Elle avait nourri son imagination au fil de lectures où des héroïnes affrontaient des situations difficiles jusqu'à en venir à bout. Elle se sentait prête à le faire elle-même, quand elle serait grande.

Est-ce la magie de la période, où tout est possible dit-on, qui lui donna l'audace ? Un week-end précédant Noël qu'elle passait chez Mamie avec ses parents, elle se réveilla tôt un matin de ciel de neige et, depuis la fenêtre de sa chambre à l'étage, elle fut comme attirée par la tour. Elle se glissa, sans faire de bruit, hors de la maison encore endormie, emmitouflée dans ce chaud manteau vert qu'elle venait de recevoir de Mamie, une poche pleine de sucres d'orge multicolores, l'autre de la petite lampe qu'elle employait pour lire en cachette le soir sous ses draps, sûre de se faire gronder un peu plus à l'arrivée...

La petite barrière en bois du jardin franchie, un vieux chemin menait à la tour, bordé de massifs d'hortensias fanés, de plus en plus clairsemés à l'approche de la butte et relayés par des plaques d'herbe vert foncé dont les anciens assuraient qu'elles avaient accueilli les petits pieds de fées. Lilou avait toujours rêvé d'y poser les siens. C'était décidé : aujourd'hui, elle le ferait. Dans la montée, elle écrasa quand même nerveusement un sucre d'orge dans sa poche.

Cette première victoire acquise lui donna l'audace de passer la main dans le lierre pour pousser la porte d'un autre siècle. Il lui en coûta cependant deux sucres d'orge mâchonnés pour le courage et la force de vaincre la résistance du bois crissant sous l'effort. La porte enfin s'ouvrit, d'un coup, délivrant un *ouf* de soulagement de Lilou et ce qu'elle aurait bien pris pour un cri étouffé venant de la tour...

Dirigeant un instant son regard et sa lampe vers le sommet, elle entama la montée de l'escalier en vis. Les marches craquaient sous ses bottes fourrées, un peu plus fort à chacune d'elles, l'escalier semblant trembler de tout son poids. Elle progressa lentement, précautionneusement, jusqu'à la première petite fenêtre, par laquelle le jour n'entrait plus. Éclairée par la lampe de la petite fille, une bougie poussiéreuse attestait de son usage ancien pour symboliser l'Espoir. Dommage que Lilou ne soit jamais autorisée à utiliser d'allumettes, elle aurait pu raviver un moment la tradition perdue.

Cherchant un moyen de laisser une marque de son passage, elle essuya de son mouchoir l'espace autour de la bougie et y déposa un sucre d'orge de part et d'autre, formant un cœur, comme un lien entre le passé et le présent. Aussitôt, la marche sous ses pieds s'ébranla dans un craquement effrayant. Un cri lui échappa, vite étouffé par un autre sucre d'orge.

Abandonnant ses projets de montée jusqu'aux fenêtres suivantes, Lilou se précipita vers le bas de l'escalier, craignant la



chute à chaque marche car ses pas semblaient comme redresser l'escalier, les marches reprenant leur forme horizontale de construction. Le faisceau de sa lampe dirigé vers les hauteurs le lui confirma à l'arrivée. Avait-elle provoqué une résurrection de la tour ? Stupéfaction et sucre d'orge.

Alors qu'elle allait abandonner les lieux, tout à coup ensorcelés à ses yeux, elle sentit un souffle venant du sommet qui la décourageait de le faire : - *N'aie pas peur, monte encore !* Intriguée autant qu'incertaine, elle se guida avec sa lampe sur chaque marche menant à nouveau à la première fenêtre obstruée par le lierre, le bois ne craquant plus sous ses pas et certaine qu'un regard la suivait dans sa progression.

De retour au niveau de la fenêtre où elle avait laissé des sucres d'orge et la bougie Espoir, Lilou hésita sur la conduite à suivre. Sa lampe lui montrait des marches suivantes toujours bringuebalantes et personne pour la guider. Rien d'autre que cette voix renouvelée : - *Monte encore !*

Fidèle à son courage, elle décida de se risquer jusqu'au niveau de la deuxième ancienne fenêtre, d'y déposer des sucres d'orge formant un nouveau cœur autour de la bougie symbole de Paix qu'elle pensait y trouver, puis elle aviserait. Elle ne rêvait pas : les marches se redressaient une à une sous ses pas, elle prenait de l'assurance dans l'équilibre, il lui sembla même apercevoir la lueur du jour entrant sans doute par la quatrième fenêtre, pas encore obstruée par le lierre. - *Monte...*

Lilou monta encore. Jusqu'à la bougie Joie. C'est alors qu'elle l'aperçut, installé tout en haut de la poutre de bois verticale où s'arrimaient les marches. Elle se frotta les yeux de surprise, barbouillant son visage de sucre d'orge collant. Car la voix venait d'un tout petit personnage de bois couvert de poussière, baillant comme si elle venait de l'arracher à un long sommeil. Il se présenta comme le *goublin* de la tour et son hôte depuis toujours.

Le goublin est un lutin espiègle mais sans méchanceté. En Normandie et en particulier dans le Cotentin, on dit qu'il y en a un dans chaque château, manoir ou tour, sur lesquels il veille, tel un animal familier prenant part à la vie domestique. Lilou déposa spontanément à son intention un sucre d'orge sur la plus haute marche à sa portée, ce qui déclencha un rire cristallin, apte à créer un climat de détente entre les deux hôtes de la tour.

Le goublin s'informa de son prénom, de la proximité de sa mamie et tint à féliciter Lilou pour son courage, sa détermination, sa persévérance, gages de réussite dans la vie, lui souhaitant l'Amour, symbole de la quatrième bougie, et l'invita à revenir les visiter, lui et sa tour.

- *Lilou, debout ! Regarde, il neige !* Maman secoue Lilou qui se réveille, persuadée d'avoir rêvé son tour à la tour, les marches, le goublin... *Mais qu'as-tu sur le visage et pourquoi ces mains collantes ? Tu as mangé du sucre d'orge cette nuit ?*



***C'est l'heure du conte***

Judith suit Papa pour se rendre dans la salle de conférence pour entendre les histoires de « pacotilles » comme il dit en haussant les épaules !

Écoute, mais n'en crois rien ! Ce sont des histoires inventées par les grands mais les ogres et les méchants loups n'existent pas, ni les sorcières jeteuses de sorts, ni même le diable avec ses cornes menaçant du bout de sa fourche.

Judith est pressée de s'installer. Elle a lâché la main de son Papa et s'est dirigée seule vers le banc de bois blanc au premier rang pour bien écouter.

Sur l'estrade, une dame aux cheveux d'argent, un livre ouvert devant elle attend que les enfants soient tous installés pour commencer à raconter une belle histoire qu'elle a inventée et que les enfants « prendront pour argent comptant » !

Le silence se fait et l'on entend la voix douce et posée raconter :

« Il était une fois, dans un temps ancien, dans un endroit qu'on ne connaît pas, mystérieux, un peu fou, troublant par son épais feuillage pour nous cacher la vue, car on sait qu'il y a dans les parages des bons et des méchants, tapis dans les fougères, des petits nains à ce qu'il paraît, aux visages grossiers, l'air de rien qui vous tendent la main pour vous emmener avec eux dans des lieux où on ne peut pas se retrouver et si c'est si tentant !

Pourtant, c'est tout de même dangereux de s'y aventurer !

On ne sait jamais ce qui peut vous arriver de l'autre côté, quand on a franchi la lisière qu'on nous a interdit de passer seuls !

Les enfants sont tout ouïe, assis, bien serrés leurs fesses contre fesses, pour ne pas décoller, les parents en rang tout derrière les guettent des yeux discrètement pour se faire oublier.

Mais déjà, ils sont partis loin, on ne sait pas où... Que va-t-il se passer ?

Entre le rêve et la réalité, il y a le mystère, ce qu'on n'a pas appris et la curiosité qui chatouille pour continuer... on voudrait bien savoir !

Enfants, vous qui partez et qui restez plantés, un peu étourdis, l'histoire n'est pas finie ...

Et les petits yeux écartelés de Judith cherchent PAPA pour la rassurer.

Ouf, il est là, rien de mal ne peut donc arriver !

Judith se sent protégée et repart dans l'aventure que la conteuse raconte du bout des lèvres avec un drôle d'air comme si elle revenait d'ailleurs, faisant supposer que ces lieux existent pour qui veut y mettre les pieds malgré les dangers à affronter.

Judith est subjuguée, elle n'a pourtant pas tout compris ...

Mais, quand elle redescend de son banc, et pose ses pieds par terre, elle court et saute dans les bras de son Papa.

C'est l'endroit qu'elle préfère, là où elle se sent abritée, en sécurité, rassurée, elle sollicite : s'il te plaît, vite un baiser mon PAPA chéri !

Judith serre la main de son père et se dirige vers la sortie, des fois qu'apparaissent les êtres en question... réveillés par le chuchotement des aveux dont ils veulent rajouter un fait oublié ... On ne sait jamais... L'ambiance reste mystérieuse.

Dehors , changement de décor, Judith est pressée d'oublier.

Vite, partons Papa, s'il te plaît ..

***Vernissage***

Il était une fois au cours d'un vernissage,  
Dans une galerie de tableaux et d'images,  
Un accrochage haut en couleurs, une querelle,  
Opposant quelques teintes sur une aquarelle.

Rouge affirmait « je suis de loin le plus puissant,  
J'illumine les coquelicots dans les champs,  
Les cerises sucrées, les roses de l'amour  
Et le soleil couchant lorsque s'enfuit le jour,  
Mais aussi les rubis, les tomates, les fraises !  
Orange répliquait - c'est faux, ne vous déplaie,  
C'est moi le plus connu, savez-vous qui je suis  
On a donné mon nom pour baptiser un fruit  
Et je fais resplendir, carottes, capucines,  
Citrouilles, mandarines, abricots, clémentines !  
Jaune se rengorgeant, criait - vous avez tort  
Puisque je symbolise le soleil et l'or  
Et c'est à moi bien sûr que citrons, mimosas,  
Jonquilles et primevères doivent leur éclat !  
Vert alors protestait - je suis un tel artiste  
Que sans moi la nature serait pâle et triste.  
Je règne sur les arbres, les plantes, les herbes  
Et je fais scintiller l'émeraude superbe !  
Bleu clair se pavanait - moi, je suis essentiel  
Car pour qu'il fasse beau, je sais peindre le ciel  
Et je fais, quand je veux, revenir le beau temps !  
Bleu foncé claironnait - je suis très important.  
Regardez les saphirs ! Et je peux être fier

D'avoir jeté mon encre un beau jour à la mer !  
Violet déclarait - j'offre des collerettes  
Aux iris, aux glycines, aux tendres violettes  
Et aux douces pensées. Aussi je vous le jure,  
Je ne supporte plus de vous voir en peinture ! »

Alors, au désespoir du peintre et sans nuance,  
Tous s'éclaboussèrent avec tant de violence  
Que, sortie de son cadre, soudain une fée,  
Robe peinte  
sur soie et  
ceinture  
argentée,  
De sa jolie  
baguette, un  
pinceau de  
lumière,  
Au nom de  
l'amitié et de  
la paix sur  
Terre,  
Réunissant  
nos sept  
couleurs sur  
fond de ciel,  
Pour les  
réconcilier,  
peignit un  
arc-en-ciel.



## ***Marie Paule Guillemard***



### ***Isengrin, le loup de Jumièges***

Les hautes tours blanches de Jumièges s'élèvent à 50 m au fond d'une boucle de la Seine. Il s'agit d'un ancien et important monastère bénédictin en Normandie. Le site a traversé neuf siècles d'architecture, bien qu'il n'existe aucun vestige de l'époque de sa fondation. Détruit au XIXe siècle, sa reconstruction n'a pas



été envisagée pour lui garder son caractère authentique. C'est dit-on « la plus belle ruine de France », site à ciel ouvert que l'on protège, consolide et restaure, pour préserver sa structure, son décor et sa sécurité. Mais remontons à sa création.

La reine Bathilde, née en 630, était une captive anglo-saxonne. Vendue comme esclave au maire du Palais du royaume Franc de Neustrie et d'une grande beauté, elle devint l'épouse de Clovis II, dit le Fainéant, héritier du roi Dagobert. Elle s'efforça à la mort de son époux en 657 de préserver au mieux l'héritage du roi et assura la régence jusqu'à la majorité de son fils Clotaire III en 664. Généreuse et attentive à la vie monastique, elle fonda plusieurs abbayes, dont celle où elle se retira jusqu'à sa mort en 680.

Fidèle, Bathilde protégea ses hommes de confiance : Dadon le chancelier de Dagobert, Eloi le financier, Wandrille et bien d'autres dont certains devinrent des hommes d'église. Dadon, sous le nom de Ouen fonda une abbaye près de Meaux, puis fut nommé archevêque de Rouen. Philibert qui, né en 617, avait reçu une éducation palatine à la cour de Dagobert, prit l'habit monastique et devint abbé.

Bathilde possédait, sur un site magnifique, une vaste presqu'île au cœur d'un massif forestier bordé par la Seine. Les gens la nommaient : Jumièges. La reine, retirée à Chelles dans son couvent, proposa à Ouen de lui faire don de cette terre pour y établir deux monastères, l'un pour les hommes, l'autre pour les moniales. L'archevêque de Rouen fit appel à Philibert pour mener à bien cette lourde tâche. L'énergique abbé se mit à l'œuvre vers 654. En quelques années il édifia trois églises, deux dortoirs et installa dans la nouvelle abbaye soixante-dix moines, soumis à la règle de Saint Colomban et à celle de Saint Benoît de Nursie, qui guide et organise la vie en trois activités : le travail manuel, l'étude

des livres sacrés et à la prière. En plus des offices, les religieux défrichaient, bâtissaient, labouraient leur nouveau domaine.

L'abbaye des moniales fut érigée à quelques lieux de Jumièges près du bourg de Pavilly non loin d'une petite rivière descendant du plateau de Caux. Bathilde qui surveillait de loin les travaux, délégua un groupe de religieuses et conseilla à Philibert de nommer abbesse une certaine Austreberthe, femme énergique sous l'impulsion de laquelle l'abbaye des moniales prit son essor. Voici une légende que l'on raconte à leurs propos, et ceci n'est peut-être pas qu'un conte :

Philibert et Austreberthe se rencontraient pour harmoniser au mieux le rayonnement et la croissance des deux abbayes. Il parut un jour opportun à Philibert que l'entretien du linge de Jumièges soit assumé par les moniales. Austreberthe en convint et fit installer sur la rivière qui jouxtait son abbaye une sorte de laverie, les religieuses tenant le rôle de lavandières pour les moines.

Afin de transporter le linge depuis Jumièges, on fit l'acquisition d'un âne qui fut confié à l'un des frères, ancien écuyer à la cour royale. La bête fut fort bien soignée. On fit fabriquer deux larges paniers, qu'on installa sur le dos de l'animal, remplis du linge monacal. Chaque jour après matines, le moine conduisait l'âne sur le parcours menant à Pavilly et était accueilli à son arrivée par la sœur-tourière, (responsable des relations avec le monde extérieur). On vidait le chargement et les paniers recevaient le linge propre soigneusement repassé après avoir été séché au soleil. L'âne et son compagnon reprenaient la route inverse vers Jumièges où ils arrivaient avant complies, dernière prière du jour, peu après le coucher du soleil, suivie d'un grand silence jusqu'à l'office des laudes au petit matin.

Tout allait pour le mieux. Les mois passaient ainsi. C'était sans compter sur l'intervention du diable, le plus mortel ennemi des humains et qui plus est des moines. L'été venu, tiraillé par la soif, fatigué par la longue marche, le bon moine prit l'habitude d'une pose, de plus en plus prolongée. La petite collation et l'eau fraîche offertes par pure charité par la sœur-tourière, ne furent pas du goût de Philibert. Les retards de plus en plus fréquents du frère moine et son absence aux complies lui valurent donc d'être privé de sa charge. L'âne connaissant maintenant parfaitement le chemin effectuerait dorénavant le service, sans l'aide de quiconque.

Existe-t-il un démon pour les ânes ? Au bout de quelque temps, le printemps venu, notre baudet fut attiré par les herbes tendres et succulentes qui poussaient à foison sur les bordures des sentiers. Pourquoi ne pourrait-il pas goûter à loisir cette verdure touffue et odorante un peu à l'écart de sa course quotidienne dans les prairies avoisinantes et jusqu'au bois, plein d'essences savoureuses.

Un soir qu'il s'était attardé plus qu'à l'habitude, fourbu par un chargement pesant infligé par les moniales, l'âne dressa brusquement les oreilles, surpris par un hurlement. Ce cri qu'il percevait parfois au loin depuis son étable et qui déchirait la nuit. Or il était encore loin de l'écurie du monastère ou d'un abri acceptable. Il était seul et sans défense face au loup, friand de chair fraîche.

Le lendemain, Philibert apprit que l'animal n'était pas rentré et le fit rechercher. On découvrit les paniers et le linge monacal taché du sang de l'âne. Austreberthe prévenue, entendit que justice soit faite. Celui qui avait tué et mangé l'âne devait être puni. Elle fit appel au Comte sur les terres duquel s'était passé le meurtre.

Celui-ci lui assura que « lorsqu'un loup fait un abat important, comme celui d'un âne dont il est friand, il ne s'en éloigne pas et revient sur les lieux de son crime ».

Dès le lendemain le prédateur fut pris en chasse. Il avait laissé les traces de son pied dans la boue meuble, gigantesque talon et sole terminée par quatre griffes monstrueuses. Repérée par le Comte monté sur son meilleur cheval, la bête fut rapprochée. Curieusement le coupable n'asseyait pas de fuir. Il allait, comme honteux, de buisson en buisson. Austreberthe qui avait voulu assister à la capture suivait dans une voiture attelée à un mulet. Arrivée près de l'endroit où on avait découvert le cadavre de l'âne elle aperçut le grand fauve, dressé là, les babines retroussées découvrant ses crocs puissants. Son long poil rêche, couleur gris et noir, se hérissait et sa queue touffue battait rageusement le sol. Son cou était si puissant qu'il aurait pu renverser un bœuf. Elle observa l'animal. Quel magnifique spécimen !

L'abbesse eut alors une idée aussi folle qu'extravagante : Puisque ce loup était si beau, si fier, pourquoi ne pas, avec la grâce de Dieu créateur de tout l'univers y compris des redoutables carnivores, lui faire accomplir en pénitence la besogne de l'âne qu'il avait dévoré ? Austreberthe fit un signe de croix, prononça une invocation et sous les yeux des présents sidérés se dirigea vers le loup. Chacun s'attendait à ce que l'animal féroce bondisse sur l'inconsciente moniale. Mais stupéfiés, ils virent le fauve se coucher et tourner son regard vers l'abbesse. Austreberthe ramassa les paniers et les plaça doucement sur le dos du loup qui, dompté, se laissa faire. Elle lui intima d'une voix ferme :

« Isengrin, tu as commis un très grand crime ! Par la grâce de Dieu, je te l'ordonne, c'est toi qui désormais rempliras l'office de ta victime. Viens et suis-moi »

Inutile de raconter l'ébahissement des moines et des moniales quand ils virent le retour de l'équipage : le Comte ouvrant la marche sur son destrier, suivi de sa meute, Austreberthe dans sa carriole et derrière elle, queue basse, son loup porteur de paniers.

D'abord effrayés d'avoir affaire à Isengrin, moines et moniales en prirent l'habitude et le canidé remplit avec ponctualité sa fonction. Trottinant les paniers sur son dos, il fit fidèlement son travail se contentant d'être nourri des restes de repas des abbayes.

On chuchote même autour de Jumièges que, complètement domestiqué, ce louvart canis-lupus est possiblement à l'origine de certaines lignées de chiens qui aujourd'hui encore lui ressemblent étrangement ! Mais ceci est sans doute l'œuvre du diable des loups et de certaines rencontres improbables sur les chemins de Jumièges.

Philibert et Austreberthe fondateurs des abbayes, Eloi et Ouen furent quant à eux reconnus et déclarés Saints par l'église.

*Alain Courel*



## ***Histoire de la petite poule qui avait trouvé un œuf***

... et des efforts qu'elle fit pour en découvrir le propriétaire !

La petite poule s'était réveillée très tôt ce matin-là. Après avoir fait sa toilette, elle se dirigea vers la pâture où elle était sûre de trouver plein de délicieux petits vers (ou petits insectes) pour en faire son déjeuner. Le soleil brillait, clair et blanc ; une légère brume montait du sol, laissant penser à la probabilité d'une belle

journée ; on entendait les bruits familiers de la campagne (cochon, canard, tracteur). Chacun vaquait à ses occupations.

C'est au détour d'une touffe d'herbe, que la petite poule trouva ce qui allait peut-être modifier sa vie. Par terre, il y avait un œuf. Mais pas un de ses œufs à elle, pas du tout (elle l'aurait reconnu): c'était un bel œuf, d'une très jolie teinte bleue, presque transparent, assez gros, très lourd, très régulier de forme... Intriguée, la petite poule souleva l'œuf et décida de rechercher à qui il pouvait bien appartenir !

Le premier qu'elle rencontra était le dindon. Très grand, le cou pelé, tout rouge, des pendants de chair rouge sous le bec, il impressionnait tout le monde... d'autant qu'il n'avait pas très bon caractère, et donnait des coups de bec à ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui ! Regardant à peine la poule, le dindon déclara avec hauteur qu'il ne connaissait pas du tout ce genre de... chose, mais que la famille Dindon n'aurait jamais osé pondre une telle horreur.

Le second animal qu'elle rencontra fut le Paon. Lui aussi fut très hautain, méprisant, blessant même : qu'une simple poule puisse oser parler à un si grand personnage, cela relevait de l'inconscience ! Il déclara avec hauteur que cet œuf ne lui appartenait aucunement, et que de toutes façons, il était hors de question dans la famille Paon de laisser traîner un de leurs œufs n'importe où.

Déçue, mais pas découragée, la petite poule se dirigea vers la cuisine. Sur le pas de la porte, se tenait le Chat de la maison. Je ne sais pas, Monsieur le Chat, à qui peut appartenir cet œuf... déclara la petite poule. Est-ce que vous le connaissez ?

Le Chat éclata de rire.

— Tu ne crois quand même pas qu'il m'appartient ! déclara le chat. Je suis un mammifère, moi ! Et mes petits ne naissent pas d'un œuf... même si celui-ci est bien joli !

— Ah, je suis désolée, reprit la petite poule. Tant pis, je vais continuer mon chemin pour savoir à qui appartient cet œuf.

— Ça va être long, je crois... dans la basse-cour. Je vais peut-être venir avec toi... Je n'ai pas de souris à chasser, j'ai bien dormi... Oui, je crois que je vais t'accompagner un petit bout de chemin.

En chemin, le chat et la poule rencontrèrent la Tortue. Elle se tenait sous une salade bien fraîche à laquelle elle donnait des petits coups de bec. Mais quand la poule lui demanda si elle savait d'où provenait cet œuf, la tortue poussa un bâillement (c'était sa façon à elle de rire) :

— Moi, déclara-t-elle, mes œufs sont bien plus petits que cela ! Comment voudrais-tu que je ponde un œuf aussi gros !

— Ah bon, répondit la poule. Je vais continuer à chercher. Et la poule et le chat reprirent leur chemin.

— Attends ! s'écria la tortue. Ça m'amuse bien, ton histoire... J'ai fini de grignoter cette salade, et j'irais bien avec vous deux pour savoir à qui appartient cet œuf.

C'est ainsi que la tortue, le chat et la poule (portant toujours l'œuf comme elle pouvait) franchirent la porte de la ferme.

Le premier animal rencontré, au bord d'un fossé, fut un rat. Celui-ci dit de très vilaines choses à la poule, la qualifia de très vilains noms et déclara que les œufs, il ne les pondait pas, lui, mais qu'il préférait les manger.. Mais quand il aperçut le chat qui venait vers lui en se léchant les babines, le rat préféra laisser là la discussion pour se sauver dans un tas de feuilles.



Le second animal fut un serpent qui vivait au bord d'une mare. Une jeune couleuvre, même, précisa la Tortue. Le serpent aurait bien tenté de s'emparer de l'œuf pour le manger mais... la tortue montra son bec, qui était à la fois très coupant et très pointu, et la couleuvre se sauva sans demander rien d'autre.

Les trois compagnons arrivèrent ainsi au pied d'une haute montagne. Elle était étrange, cette montagne : elle semblait cracher de la fumée à son sommet... C'est un volcan, déclara le chat qui avait passé beaucoup de temps dans la bibliothèque de la maison, avant de partir à l'aventure. Oui, mais c'est trop haut quand même, déclara la tortue. J'ai des petites pattes, moi ! continua-t-elle. Je vais rester ici à vous attendre, comme ça je ne vais pas vous retarder. (En réalité, la Tortue avait repéré un pied magnifique de salade sauvage, et elle avait décidé de laisser les autres se débrouiller tout seuls)

— C'est dommage, dit le chat, tu aurais pu nous aider à porter l'œuf, mais puisque tu veux rester ici...

— Nous reviendrons te chercher à notre retour ! continua la petite poule.

— S'il y a un retour... compléta le chat, en parlant dans sa moustache, et la poule ne l'entendit point.

Le chat et la petite poule (et l'œuf, bien sûr) continuèrent donc la montée. Le chemin était rude ! Un sentier à peine tracé, des pierres coupantes sous les pieds, des épines piquantes de chaque côté... Au bout d'un certain temps de marche, le chat et la poule arrivèrent dans un vaste espace plat, qui semblait un peu trembler sous les pieds. Et non seulement le sol tremblait, mais il semblait chaud, brûlant même par endroits ! Des fumées à l'odeur nauséabonde semblaient sortir de plusieurs endroits, avec un sifflement inquiétant. Le chat s'arrêta et déclara :

— Tu sais, la poule, j'ai un petit souci : mes dessous de patte sont très fragiles, c'est pour cela que je marche si silencieusement, et j'aurai du mal à me déplacer sur ce terrain qui n'est pas fait pour moi... Je pense que je vais rester là et t'attendre ! (En réalité, le chat avait repéré un trou de souris à côté d'un endroit idéal, garni d'herbes sèches, pour y faire un bon somme après le repas.)

La petite poule déclara d'un ton triste

— Eh bien, je porterai l'œuf ... et je reviendrai te chercher à mon retour !

— S'il y a un retour...termina le chat, mais à voix encore plus basse, et la poule une fois encore ne l'entendit point.

La poule continua donc la montée du volcan. C'était très dur ! Les cailloux étaient de plus en plus coupants, les fumées sentaient de plus en plus mauvais, et par-dessus le tout, une pluie glaciale s'était mise à tomber. Et l'œuf , bleu et transparent, semblait de plus en plus lourd. A plusieurs reprises, la poule eut envie d'arrêter, de laisser l'œuf sur place, de retrouver le chat et la tortue et de revenir vers le poulailler. Mais à chaque fois, la poule se disait que si elle faisait cela, elle ne saurait jamais à qui appartenait cet œuf, pourquoi il était venu dans le poulailler, s'il y avait un poussin à l'intérieur... C'est très important, un œuf, pour une poule ! Alors elle reprenait son fardeau et continuait l'ascension du volcan.

La pente devenait de plus en plus raide, et la poule était de plus en plus essoufflée. Elle avait aperçu, un peu plus haut, une sorte de plateforme où, pensait-elle, elle pourrait peut-être se reposer. En effet, ce n'était pas très large, juste assez pour une poule et son œuf. Mais il y avait un trou derrière la plateforme. Intriguée, la poule se glissa dans la cavité. C'était d'ailleurs plus un couloir, un tunnel sombre qu'une cavité. Sombre... Pas tant que ça ! Une sorte de lumière dorée éclairait légèrement le tunnel, et celui-ci

semblait empli d'une odeur, à la fois douce et forte, très différente des fumées nauséabondes qui l'avaient incommodée pendant la montée. La poule s'avança donc vers cette lueur qui devenait de plus en plus vive. Le tunnel s'élargissait. Avec un peu d'inquiétude, la poule découvrit une vaste caverne. C'était de là que venait la lumière ! Les moindres reliefs de la caverne brillaient comme de l'or et des pierres précieuses, et ces reflets venaient d'un lac éblouissant qui palpitait au loin : c'était une lave brûlante qui illuminait la caverne entière et permettait de distinguer une forme puissante, allongée près de la rive: de toute évidence, la poule était entrée sans le savoir dans la caverne d'un dragon !

Il était bien tard pour reculer... ou pour avancer : la poule sentait bien que ses petites pattes auraient refusé de faire un seul pas. Elle restait donc là, immobile, sur le seuil de la caverne, à regarder l'énorme dragon qui semblait dormir en remuant légèrement. Et en réalité, le dragon ne dormait pas ! Il avait ouvert un œil et observait la petite poule, mais elle ne s'en était pas aperçu ! Et le dragon parla. Une belle voix grave emplait la caverne.

— Nous sommes heureux, disait le dragon, que tu sois venue nous voir. Tu as dû faire un long chemin pour nous trouver... tu as dû marcher longtemps, et sans doute tes amis t'ont-ils laissée, découragés par la difficulté de la route ou attirés par une gourmandise... C'est bien cela ?

— La petite poule ne savait que dire. Un dragon qui parle (et qui parle en disant « nous ») cela ne se voit pas tous les jours ! Mais le dragon continua.

— Nous allons te laisser le temps de t'habituer à nous, et nous te demanderons pourquoi tu es venue jusqu'ici, affrontant le froid et les périls. Rare sont les êtres vivants qui viennent jusqu'à nous, maintenant. Nous sommes heureux que tu aies fait cet effort,

quelles que soient les raisons qui t'ont poussée à le faire. Voyons... essaie de nous répondre... Pourquoi as-tu entrepris ce long voyage ?

La petite poule retenait sa respiration. D'abord un dragon, ça n'existe pas, ou alors seulement dans les contes... Mais celui-là avait l'air tellement vrai, tellement vivant ! Alors la poulette se lança. Elle expliqua tout : l'œuf qu'elle portait, le dindon, le paon, le chat et la tortue, le rat, le serpent...

— Montre-moi cet œuf, dit le dragon. Nous croyons savoir de quoi il s'agit...

Et la petite poule tendit l'œuf au dragon. Celui-ci le prit délicatement de ses longues griffes et le plongea dans le lac de lave qui palpitait derrière lui. La poule poussa un petit cri.

— Ne t'inquiète pas, petite poule. C'est un œuf de dragon que tu as trouvé. Et grâce à toi, un petit dragon pourra peut-être voir le jour, si la lave reste assez chaude, si nous avons assez de temps, si les hommes ne détruisent pas cette caverne...

— Pourquoi les hommes détruiraient-ils la caverne, interrompit la petite poule, un peu naïvement ?

— Oh ! Ils ne le feraient pas exprès, répondit tristement le dragon. Simplement pour trouver des choses, des pierres, du métal... nous ne savons pas ce qu'ils font avec tout cela, mais nous les voyons souvent, au pied de notre montagne, en train de chercher, de creuser... Mais nous ne pensons pas que quelqu'un viendra ici. C'est très haut et très escarpé. En même temps, nous sommes un peu tristes que personne ne vienne nous rendre visite. Plus personne ne croit aux dragons, maintenant... Mais c'est ainsi.

— Mais c'est terrible, s'exclama la petite poule !

— Non, c'est comme ça. Quand on cesse de croire aux choses, elles finissent par disparaître, et à la place, il n'y a plus que des

pierres, du métal, des cendres. Mais il ne faut pas en avoir du chagrin, il reste encore beaucoup de dragons, tu sais, et des fées aussi, et des trolls, et des lutins : et tant que des enfants continueront d'y croire, des enfants et des grandes personnes aussi, d'ailleurs, le monde conservera un peu de son enchantement... Dis-moi, petite poule, continua le dragon avec une autre voix ; tu n'aimerais pas rester un peu avec nous, seulement jusqu'à l'éclosion de l'œuf, en tout cas... Après tout, tu es une véritable spécialiste pour couvrir les œufs!

La petite poule ne répondit pas tout de suite. Après tout, rester avec un dragon aussi poli, ça pouvait être tentant ! Mais elle pensa à ses amis de la ferme, au Chat et à la Tortue, et même au Dindon et au Paon... Alors elle s'enhardit et après avoir tousoté pour s'éclaircir la voix (pour gagner un peu de temps aussi), elle déclara au dragon qu'elle ne pouvait vraiment pas rester, à cause justement du Chat et de la Tortue, mais aussi de ses œufs à elle, du fermier, des cochons...

— Nous le savons bien, et nous nous en doutions, coupa le dragon. Et nous te comprenons, même si nous en avons le cœur serré... Enfin, tu as assez cru en nous pour venir jusqu'ici, et tu nous as rapporté notre œuf...

Il y eut un long silence.

— Nous pleurerons quand tu partiras. Tu ne t'en rendras pas compte, parce que ce sera juste une petite perle, très brillante, qui roulera jusqu'à toi. Tu pourras la prendre et la garder. Ne la perds pas ! Une larme de dragon, ça a de grands pouvoirs... Et surtout, ça a le pouvoir de te faire revenir vers nous, quand tu le souhaiteras : il te suffira, quand tu seras seule, de frotter légèrement la pierre, en pensant à nous, et tu te retrouveras à ce

moment-là dans notre caverne. Mais n'attends pas trop longtemps. Nous serons heureux de te revoir !

Et c'est ainsi que la petite poule retrouva ses amis. Le chat fut très étonné en la voyant... Il avait pensé qu'elle se serait perdue, qu'elle serait morte de froid, ou qu'elle aurait été mangée par un animal sauvage...

— J'ai passé une journée exécrable à cause de toi, déclara-t-il tout net. Il n'y avait même pas de souris dans ce maudit trou de souris ! Et je n'ai rien mangé depuis hier soir !

— Ah bon, déclara la poule avec un petit sourire... je croyais que c'était à cause de tes pattes trop fragiles que tu n'avais pas pu me suivre !

— Oui... eh bien, tout ça ne dit pas ce qu'était cet œuf ! Et qu'en as-tu fait d'abord !

La petite poule ne répondit pas tout de suite. Fallait-il raconter au chat tout ce qu'elle avait vu ? Elle décida de remettre à plus tard le moment de dire la vérité, et au contraire, questionna le chat :

— Parce que c'était pour chasser les souris que tu es resté ici... Je pensais que tu aurais voulu aller jusqu'au bout, avec moi. Mais ce n'est pas grave. L'œuf, eh bien... je l'ai perdu, il est tombé dans un buisson d'épine et je n'ai pas pu le récupérer...

— Quel dommage, dit le chat. Mais après tout, ce n'est qu'un œuf... Tu nous en pondras plein d'autres !

— Sans doute, répondit la poule. Allons donc voir si la Tortue est encore là !

Et les deux animaux commencèrent la descente. Au pied du sentier, la Tortue attendait, l'air énervé.

— J'ai eu de la chance, s'écria-t-elle. Au moment où j'allais commencer mon repas du soir, je me suis rendu compte que cette salade n'était pas comestible ! J'aurais pu m'empoisonner ! Ah !

allez suivre les gens... Franchement, faire autant de chemin pour un œuf, et même pas de toi en plus ! Et au moins, sais-tu d'où il venait, cet œuf ?

Là non plus, la petite poule ne répondit pas tout de suite. Après tout, elle n'avait rien demandé à personne ! Alors elle expliqua d'un ton dégagé :

— Oh, l'œuf... je l'ai cassé en le laissant tomber par erreur... c'est bête quand même, tu ne trouves pas... mais ce n'est pas grave, comme dit le chat, je pourrai sans doute en pondre d'autres !

— Tu feras comme tu voudras, continua la Tortue. Maintenant il est temps de rentrer ! On a quand même perdu beaucoup de temps à cause de... à cause de... pour chercher à qui appartenait cet œuf que tu as cassé !

— C'est vrai, compléta le Chat. Il est bien temps de rentrer !

C'est en passant devant une mare que les trois animaux entendirent le premier sifflement. Puis un deuxième, puis un troisième, puis des dizaines d'autres. Les trois animaux étaient inquiets : ces sifflements semblaient venir de partout à la fois mais rien ne se voyait... jusqu'au moment où, sortant des roseaux qui bordaient la mare, ils virent une énorme couleuvre glisser vers eux et se dresser de toute sa hauteur, et déclarer :

— Il paraît que vous avez eu l'audace de faire fuir l'une de mes filles, il y a peu et vous allez le regretter... toute la famille est là, prête à vous submerger sous le nombre...

Voyant cela, le Chat s'était sauvé à toutes pattes, et ne restaient en face des couleuvres que la Tortue et la petite poule ! La Tortue aurait bien voulu faire quelque chose mais elle se sentait trop faible face à toutes ces couleuvres qui avançaient en glissant sur le sol, elle ne pouvait pas courir, elle ne pouvait pas lutter... et la petite poule était bien trop faible et insuffisamment armée ! Aussi

la Tortue fut-elle très surprise quand elle la vit sortir quelque chose de sa poche...

C'était la Perle du Dragon qu'elle avait sorti et elle avait dit , pleine d'espoir :

— Monsieur le Dragon... je crois que vous m'avez donné cette perle pour me protéger... Comment faire pour m'en servir ?

Et elle avait cru entendre dans sa tête (ou peut-être ailleurs...) une voix qui lui demandait de souffler sur la perle. Le résultat fut extraordinaire : d'abord un léger vent se leva, qui devint de plus en plus fort, de plus en plus froid, un vrai vent de tempête d'hiver, un vent de glace qui gela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire tout ce qui était en face de lui, et qui transforma la horde de couleuvres en chandelles de glace !

Comme tout danger était écarté, le Chat revint, très étonné, en demandant :

— Mais que s'est-il passé, qu'est-ce que tu as fait ?

— Oh, rien du tout, répondit la poule : mais le froid est venu bien vite, en cette saison ! Mais il est temps de reprendre la route...

En passant devant le fossé, le chat déclara, tout fier, qu'il y avait des rats mais que ça ne comptait pas, qu'il était là et qu'il ne fallait avoir peur de rien ; mais la Tortue semblait inquiète. Et elle avait raison ! En réalité, tous les rats s'étaient groupés derrière deux gros arbres et attendaient les voyageurs pour leur tomber dessus au passage... et en effet , à peine les deux arbres étaient-ils franchis que les rats avaient fait un cercle autour du chat ! La Tortue s'était mise à l'abri dans sa carapace, mais le Chat, entouré de rats énormes qui poussaient des couinements féroces, était tout hérissé, mais ne pouvait pas faire grand-chose... et les rats s'avançaient vers lui, pleins de griffes et de crocs !



Alors la petite poule fit une chose étrange : elle souffla doucement sur la perle. Le vent se leva, tout doux et léger, mais bien vite de plus en plus fort et de plus en plus chaud, jusqu'à se transformer en une véritable flamme ! Le cercle des rats s'ouvrit.

— Sauve-toi vite, s'écria la poule !

Le chat sauta hors du cercle, les poils un peu roussis, au moment où la poule soufflait de toutes ses forces sur la perle ! Une flamme énorme envahit le fossé, grillant tout sur son passage, les herbes, les arbustes, et les rats aussi, bien sûr... La tortue sortit alors la tête hors de la carapace.

— J'ai eu l'impression qu'un avion décollait sur le sentier ! dit-elle étonnée.

— Ah non, répondit la poule. Il a fait chaud d'un seul coup. C'est quand même bizarre, cette saison... Le changement climatique, sans doute !

Et c'est ainsi que la petite poule, le Chat et la Tortue ont retrouvé la ferme. Le Paon et le Dindon continuent à se pavaner dans la basse-cour, ignorant les poussins, les canetons, et les petits lapins ; le Chat explique à tout le monde que pas un rat, pas une souris ne lui résiste et que lorsqu'il voudra, il en débarrassera toute la maison ; la Tortue rêve sous son pied de salade.

Et la poule continue à pondre des œufs. Mais de temps en temps, quand elle s'ennuie trop, elle caresse la Perle de Dragon, et alors, pour quelques heures, elle disparaît. Elle se retrouve dans la montagne à bavarder avec son ami, le dragon de la caverne. Et depuis quelque temps, elle se rend dans la caverne de plus en plus souvent : en effet, elle a constaté qu'il y avait des fêlures dans l'œuf bleu qui flotte sur le lac de lave, et elle veut être présente au moment où...



***La princesse et le frère portier***

En ce 23 décembre de l'an 1633, à Hambye, le frère portier priait seul dans sa cellule comme il le faisait chaque soir lorsqu'il entendit un bruit étrange. Pourtant les portes de l'abbaye étaient bien fermées à une heure aussi avancée. Il prit son courage à deux mains et sortit voir ce qu'il en était. Peut être était ce simplement

un animal sauvage qui rôdait non loin à la recherche de quelconque nourriture. Après avoir inspecté tous les bâtiments, il se résolut à sortir de la clôture, ne serait-ce que pour en avoir le cœur net.

C'est alors que sur la route longeant la Sienne, il vit une apparition lumineuse. Croyant d'abord à la visite de la Sainte Vierge, il se mit à genoux pour réciter quelques prières. Mais il constata rapidement que la femme devant lui était bien réelle, aussi belle qu'une princesse sortie de son château. Il se frotta longuement les yeux et « pschitt » la vision s'évanouit.

Avait-il rêvé ? Il n'en savait fichtre rien. Et le lendemain toute la journée, il ne cessa de ressasser cette question. Mais qu'aurait bien pu faire une créature aussi majestueuse, seule la nuit, au milieu de vallées endormies mais fort dangereuses. Il hésita à en parler à l'abbé mais se retint de le faire, de peur qu'on ne crût à quelque accès de folie.

Le soir suivant, le bruit retentit de nouveau, encore plus fort, presque semblable à celui de cris humains. Il reprit la route de la veille et se retrouva face une nouvelle fois à cette tentatrice revêtue de la plus belle robe qu'il ait jamais vue. Sauf que cette fois ci, la mystérieuse inconnue n'était pas seule. Elle portait un panier et d'un coup, on entendit le fameux cri, celui d'un bébé en pleurs. La belle dame posa le panier et s'enfuit, laissant seul le pauvre frère portier avec le nouveau né. Il n'était pas rare à l'époque que des femmes abandonnent leurs enfants, l'Hôtel-Dieu de Coutances avait même des nourrices qui leur étaient pleinement consacrées.

Tous n'en réchappaient pas mais ce petit être devant lui avait survécu par miracle à cet abandon et à cette froide nuit d'hiver.

Le frère portier alla frapper à la porte du logis de l'abbé. Celui-ci parut abasourdi par toute cette histoire. Une princesse ? Un nouveau-né ? Dans son abbaye ? Il y vit aussitôt un don de Dieu. Ce petit serait moine !

La vie passa ainsi durant quinze années. Le petit, baptisé Emmanuel, grandit entre le cloître, la salle capitulaire, le chaufferie et le dortoir. Il apprit à lire et à écrire et considérait le frère portier comme son père. Celui-ci lui avait enseigné tant de choses ! Parfois il était tenté de poser des questions sur ses vrais parents, sa famille mais dès qu'il osait évoquer le sujet de sa naissance, il voyait bien qu'un grand malaise s'installait chez ses frères. Alors, il se taisait et recommençait à lire et chanter des psaumes au milieu du jardin.

Cette histoire cependant commença à le torturer de plus en plus. Il décida donc en cachette de faire quelques recherches dans les archives de l'abbaye. Il devrait pouvoir trouver une trace de son arrivée ou de son baptême, avec un peu de chance il y aurait le nom de ses géniteurs. Au bout de quelques mois de lectures nocturnes, seul dans la bibliothèque, il trouva enfin un indice. On parlait de l'arrivée d'un nourrisson confié à l'abbaye par Dieu lui-même par l'entreprise d'une femme « sans doute issue de quelque riche famille de la région, portant un couffin orné du blason des Paisnel ». Oh mon Dieu, Emmanuel essaya de retrouver ses esprits et de comprendre ce qu'il venait de lire : il était un descendant de la famille de l'illustre Guillaume, celui qui avait

fondé l'abbaye en 1145. Il devinait désormais pourquoi personne ne voulait répondre à ses questions. Chacun devait avoir peur qu'il ne revendique quelques privilèges. Mais pourquoi sa mère l'avait-elle donc abandonné si elle n'avait manifestement aucun problème financier ? Était-il un bâtard ? Il plia le précieux papier qu'il venait de découvrir et le cacha sous son habit. « Demain, se dit-il, j'irai voir le frère portier pour éclaircir ces zones d'ombre encore trop nombreuses ».

Seulement, le lendemain, étrangement, le frère portier avait disparu. On le chercha dans le moindre recoin de l'abbaye. Il n'y en avait nulle trace. Emmanuel se demanda si cette disparition n'était pas liée à sa trouvaille de la nuit. Il alla voir l'abbé pour tout lui avouer et contrairement à ce que le jeune homme pensait, celui-ci ne s'énerva point. Au contraire il l'invita à s'asseoir pour discuter. Oui il avait été abandonné par sa mère, oui le couffin portait les armes des Paisnel mais cela ne prouvait rien. Non il n'en savait pas plus.

Emmanuel se morfondit durant des jours, se sentant seul et abandonné au milieu de cet univers qu'il n'avait pas choisi. Mais alors qu'il se préparait à quitter l'abbaye et à renoncer à cette vie difficile qu'on lui avait imposée dès sa naissance, le frère portier réapparut.

-« Frère portier, je croyais ne plus jamais vous revoir ! »

Le frère s'écarte et derrière lui apparut une dame un peu âgée mais si belle, si lumineuse encore. Elle lui tendit les bras et il sut aussitôt que c'était elle.



Il fut un temps lointain où il y avait neuf soleils :  
Papa soleil et ses huit petits-enfants.  
Il faisait beau tout le temps.

La nature était en constant réveil.  
 Seulement il faisait chaud même très chaud.  
 Un soleil ça va, mais neuf c'est trop bien de trop !  
 Les hommes, les bêtes même les oiseaux,  
 Se battaient pour un coin d'ombre ou un peu d'eau.  
 Les soleils partirent se promener de bonne heure,  
 A Madame la lune et les étoiles ses enfants,  
 Les hommes vinrent se plaindre de leur malheur  
 En la prenant par les sentiments.  
 - Madame la lune, vous qui êtes si belle,  
 Comment faire fuir ces neuf ennemis rebelles.  
 Nous ne supportons plus toutes leurs fortes lueurs.  
 Encore moins leurs insupportables chaleurs.  
 Nous avons besoin d'eau  
 Pour notre culture et nos animaux.  
 Il faut trouver une solution  
 Sinon ce sera notre perte.  
 - Je vous ai bien compris et vous aiderai avec plaisir.  
 Mais comprenez bien : sans soleil vous ne pouvez pas vivre :  
 Ma lumière n'est pas assez forte pour vous éclairer.  
 Vous souffririez du froid, je ne pourrais vous réchauffer.  
 Sans une telle lumière solaire  
 La terre deviendrait un enfer !  
 Mais je crois que j'ai une idée.  
 Pour cela je veux toutes vos volontés :  
 Ramassez toutes les feuilles de bétel que vous trouverez.  
 Au plus vite vous me les ramènerez.  
 -Oui mais que va-t-on devenir ?  
 Ces feuilles servent à nous rafraîchir.  
 Les hommes ramassèrent le bétel toute la nuit.  
 Tandis que la lune les avalait au fur et à mesure.

Pour les hommes, c'était un sacrifice très dur.  
Mais ils avaient confiance en la lune et la suivirent.  
Alors la lune recracha toutes les feuilles dans le ciel.  
Le bétel du fait de sa couleur le teinta de rouge vermeil.  
On aurait dit qu'il était tout en sang.  
C'est d' ailleurs ce que le soleil pensera en rentrant.  
La lune cacha ses enfants les étoiles derrière les nuages  
En leur demandant de rester bien sages.  
C'est alors que le soleil revint avec ses enfants.  
Il s'approcha de la lune en l'interrogeant :  
- Madame la lune, que s'est-il passé  
Pour que le ciel soit teinté de sang ?  
Et où sont passés vos enfants ?  
Vous n'allez pas me dire que vous les avez mangés ?  
- A vrai dire si, je les ai tous dévorés.  
Et croyez- moi, je me suis bien régälée.  
Tant par jalousie que par curiosité.  
Le soleil se jeta sur ses enfants pour les dévorer.  
Il restera qu'un soleil désormais.  
Alors le vent se mit à chasser les nuages qui cachaient  
Les enfants de la lune. Le soleil très en colère découvrit  
La supercherie et pleura ses propres enfants dévorés  
Créant ainsi la pluie et c'est depuis  
Que le soleil court après la lune qui le fuit.  
L'équilibre entre jour et nuit fut établi.  
Et les hommes furent soulagés ainsi.





### ***L'agneau et le loup***

C'était au début du printemps, la nature éclatante revenait à la vie. Le soleil brillait de mille feux. Les paroissiens du village s'étaient récemment cotisés pour offrir à leur curé un jeune agneau, afin de le remercier d'être un si bon pasteur, toujours à

l'écoute et de bons conseils. Ce jour-là, l'abbé venait de célébrer sa messe matinale. En sortant de l'église il observa que de l'herbe, fraîchement poussée, envahissait toute une partie du cimetière. Le prêtre qui n'aimait pas le gaspillage, pensa qu'il serait judicieux de mettre l'animal à paître ce gracieux gazon. Il serait en sécurité, pourvu qu'il soit correctement attaché. Il s'empressa de mettre son idée à exécution. Il se rendit dans l'enclos du presbytère où broutait l'agneau, lui passa au cou un collier et l'enchaîna au bout d'une longue corde retenue par un piquet, fiché dans la terre meuble par quelques coups de marteau. Insensible aux bêlements plaintifs de son protégé, qui n'appréciait guère la triste compagnie des tombeaux, l'abbé rentra dans sa cure pour faire honneur au petit déjeuner fidèlement préparé par Justine, sa vieille bonne. Il s'acquitta ensuite de ses tâches quotidiennes diverses et variées. Parmi celles-ci il recevait chaque jour les doléances de ses ouailles. L'un d'eux vint l'aviser :

— On a repéré ce matin non loin du prieuré un énorme loup. Il s'agit sans nul doute de celui qui a dévoré les oies de Mathieu et étranglé le chien de Benoist. Il faut l'attraper au plus vite pour qu'il ne récidive pas. Nous avons prévu une battue. Seriez-vous des nôtres mon Père ?

Le brave curé accompagna les paysans, munis de faucilles et de fusils, pour tenter de retrouver le fauve. Ils l'aperçurent dans la plaine, le suivirent, le virent détailler à perdre haleine sautant les fossés, forçant des haies d'épines. Puis plus rien, il avait filé et s'était volatilisé. Ils attendirent le guettant puis marchèrent dans l'espoir de le débusquer encore. Alors qu'ils arrivaient près du mur du cimetière ils entendirent un bruyant vacarme qui les intrigua. Cela semblait venir de l'église. Des jappements rauques, suivis de

gémissements aigus, des bruits de bonds désordonnés, la perception de coups de griffes grattant le bois des portes. Comme si le diable lui-même avait pris possession des lieux, un démon redoutable. Ils discernaient aussi de petits bêlements affolés. Ils s'approchèrent et découvrirent devant l'entrée, sur le seuil de l'oratoire, le pauvre agneau qui tirait désespérément sur sa corde dont l'extrémité semblait coincée entre les deux battants fermés du portail. Que s'était-il donc passé ?

Le loup, après avoir brouillé ses voies, avait repris la route vers la forêt. Voulant couper au plus court, il avait entendu l'agneau qui bêlait son ennui dans ce funeste décor. Il ne pouvait pas résister à une si belle aubaine. Un repas tout prêt à être déguster. Il se faufila lestement vers sa victime entre les pierres tombales. L'agneau, l'œil vif l'avait repéré. Il renonça à ses lamentations et tira de toutes ses forces sur son collier. Il arracha le piquet, à peine planté dans la terre humide, et se précipita dans l'église par la porte entrouverte entraînant derrière lui corde et pieu. Cela fit un bruit infernal, le poteau sur le pavé renversant le luminaire, cognant contre les bancs de bois. L'agneau s'était tapi dans le chœur. Le loup surpris par le fracas hésita à suivre sa proie dans le lieu sacré. Le silence revenu, le fauve s'enhardit. Il pénétra à son tour dans l'édifice. Il se coula sur les dalles luisantes vers l'autel. La petite bête bondit alors de sa cachette et s'élança, sans demander son reste, vers la sortie tractant toujours derrière elle son attirail. Le loup surpris interrompit son mouvement. Cet attermoisement suffit à l'agneau pour caracoler au-dehors. Mais après son passage le piquet remorqué se mit en travers des deux portes et les referma, emprisonnant le loup. C'étaient les vains efforts du fauve pour quitter sa prison et les bêlements de terreur de sa cible qui avaient

attiré l'attention des chasseurs. Le loup fut ainsi capturé dans sa geôle, malgré l'immunité qu'aurait pu lui valoir la sainteté du lieu où il s'était réfugié, s'il avait été un homme. Mais ses intentions n'étaient pas honnêtes, il fut donc puni comme il se doit.

L'agneau devint quant à lui un héros populaire. Les enfants du village vinrent nombreux lui rendre visite et lui offrir des friandises jusqu'à son dernier jour. Le curé ne s'avisa jamais plus de vouloir lui faire brouter l'herbe qui entoure les tombes de la commune.

Dans la plupart des contes ou des fables, le loup vient à bout de l'agneau. « La raison du plus fort n'est-elle toujours pas la meilleure ». Le fâcheux, « qui survient à jeun et cherche aventure » dans le texte de Jean de La Fontaine, se justifie par la faim et son instinct de survie pour sacrifier le vulnérable. Sa rage symbolique, liée à son rôle de prédateur, rend le faible impuissant face à sa force brute, Ce récit prouve, une fois n'est pas coutume, qu'il peut en être autrement. C'est l'agneau cette fois qui en fut le héros.



***Le caneton noir***

Dans la ferme de monsieur DELORGE, la basse-cour grouille de poules, coqs, dindons, dindes, canards, oies et autres volatiles plus ou moins sauvages.

De temps en temps, monsieur DELORGE doit séparer deux animaux en violente discorde mais, en général, le calme règne dans la basse-cour, où un gros coq règne en maître. Chacun respecte l'autre et il ne viendrait à l'idée de personne de voler la pitance d'autrui.

A la fin du mois de mai, la plus belle des canes du fermier pond cinq gros œufs, qu'elle couve amoureusement. La cane refuse de quitter ses œufs, ne serait-ce que cinq minutes, de peur qu'il leur arrive quelque chose. Avec tous ces animaux sauvages, on ne sait jamais ! Alors, c'est son mari le canard qui lui apporte à manger et qui veille sur les œufs lorsque la cane souhaite se désaltérer ou se dégourdir les jambes.

Trois jours après la ponte de ses œufs, une dinde lui apprend qu'une des poules couve aussi des œufs. « Ah ! lui répond la cane. Nous allons avoir nos petits presque en même temps ! »

Au milieu du mois de juin, la dinde revient voir la cane. « Ça y est ! lui annonce-t-elle. La poule vient d'avoir trois beaux poussins. Elle a hâte de voir tes jolis canetons, tu sais. Elle dit qu'ils pourront tous jouer ensemble et s'ébrouer dans la mare.

- Moi aussi, j'ai hâte de voir mes canetons, répond la cane. Cela ne devrait plus tarder, maintenant ! »

En effet, l'après-midi, la cane a la joie de voir l'un des œufs se fêler puis, se fendiller. Un joli petit caneton jaune en sort, tout étonné de se retrouver dehors. Quelques minutes plus tard, un autre œuf se fendille, libérant un deuxième magnifique caneton jaune.

Devant ce miracle de la nature, le papa canard a prévenu toute la basse-cour de l'arrivée de ses petits. Alors, c'est devant des dizaines d'yeux que les trois autres canetons sortent de leur œuf.

Devant ce spectacle, une certaine agitation règne parmi les volatiles. Mais, tout à coup, un immense silence domine la basse-cour puis, un cri de stupeur se fait entendre. « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? lance le gros coq en désignant un caneton noir. D'où sort-il ? Pourquoi n'est-il pas comme tout le monde ?

— C'est vrai ! s'écrie la maman cane. Pourquoi ce caneton est-il noir ? »

Chacun y va de son commentaire mais, au final, la question demeure sans réponse.

Le caneton, tout joyeux de découvrir son nouvel univers, se rembrunit soudain en voyant tous les regards braqués sur lui. En fait, il ne voit que des regards accusateurs, que des regards assassins. « Qu'ai-je donc fait ? se demande-t-il. J'arrive au monde... »

Le caneton n'a pas le temps de se poser davantage de questions car tous foncent sur lui, même les poussins et canetons nouveaux-nés, qui pensent devoir faire comme les adultes. Alors, le caneton noir voudrait retourner dans son œuf. Là, au moins, il était à l'abri des agressions extérieures.

Soudain, sans qu'il comprenne quoi que ce soit, tous les oiseaux déguerpissent en tous sens. « Que se passe-t-il ? » se demande-t-il.

En fait, intrigué par le rassemblement inhabituel de sa volaille dans un coin de la basse-cour, le fermier a pris une fourche et s'est approché. « Si un chat ou un autre animal s'en prend à mes volailles, je vais lui donner une leçon ! »

Cependant, en s'approchant, le fermier s'aperçoit que le problème est tout autre. Mais quoi ? C'est alors qu'il découvre le caneton noir, mal en point à force d'avoir reçu des coups de bec. « Tiens ! dit-il en l'attrapant. Tu es drôle, toi ! Pourquoi es-tu tout

noir ? C'est pour cela que les autres t'en veulent ? Ça alors ! Ils sont drôlement méchants ! »

Le caneton, voyant que le fermier ne lui veut aucun mal, se laisse transporter à l'intérieur de la ferme. Là, le fermier le pose sur la table et commence à inspecter ses plaies. « Le pauvre ! se dit-il. Ils ont dû drôlement s'acharner sur lui pour qu'il soit dans cet état. Il doit drôlement souffrir ! »

Puis, s'adressant au caneton : « Je vais te soigner, va ! »

En effet, pendant plusieurs jours, le fermier n'a qu'une idée en tête : sauver son caneton. Alors, il lui a confectionné une large cage, qu'il a placée dans un coin de sa cuisine. Là, il peut le surveiller étroitement et lui apporter tous les soins que son état requiert.

Pendant ce temps, dans la basse-cour, on s'inquiète : mais où est donc passé ce bâtard qu'on a laissé presque mort ? Il aura été emporté par un quelconque prédateur... Pas un oiseau ne pense un seul instant que le caneton noir a été recueilli par le fermier pour le soigner. Ne le voyant pas réapparaître, personne n'y pense plus. Il faut dire que les journées sont bien occupées. Tous s'y mettent pour élever les canetons et les poussins. Il y a tant à leur apprendre ! Il faut leur apprendre à se méfier des prédateurs, à se nourrir, à nager, etc.. De plus, il faut leur faire découvrir leur nouvel environnement, les présenter à chaque habitant de la basse-cour mais, aussi, leur laisser du temps libre pour s'amuser. Après tout, ils sont jeunes et doivent profiter de leur insouciance. Ils grandiront bien assez vite !

Quinze jours après l'éclosion des œufs, le caneton noir a retrouvé ses forces. Alors, le fermier a décidé de lui aménager un enclos dans la basse-cour, près de la mare, pour qu'il puisse



profiter du bon air de l'été naissant, tout en le protégeant de l'agressivité des autres volailles.

Un matin, branle-bas de combat dans la basse-cour. Après son chant matinal, le gros coq vient d'apercevoir le caneton noir dans son enclos. Il a grossi et semble en bonne santé. Mais c'est bien lui ! Il l'a reconnu ! Tout d'abord, il a un choc : comme chaque volatile de la basse-cour, il le croyait mort ! Alors, très vite, il prévient chacun du retour du caneton noir : « Venez voir ! Le caneton noir est de retour ! Il n'est pas mort !

— Es-tu sûr ? » lui répond-on à chaque fois.

Alors, surpris et curieux, tous les oiseaux le suivent jusqu'à l'enclos. « Ça alors ! dit un dindon. C'est une surprise !

— Oui ! rétorque une oie. C'est une surprise ! Mais il n'y a pas de doute, c'est bien lui ! Regardez ! Il a cette tache jaune à la patte, qui nous a tant fait rire !

— Oui ! reprend, en chœur, toute la volaille. C'est bien lui ! »

Revenus de leur surprise, les oiseaux se rassemblent dans un autre coin de la basse-cour pour un conciliabule. « Qu'allons-nous faire ? demande un jars.

— Rien ! propose le coq. Nous n'avons qu'à l'ignorer. Après tout, il n'est pas normal, nous n'avons pas à nous en occuper, ni à nous en préoccuper.

— Bravo ! lancent les autres oiseaux. Bien parlé ! Tu as raison : laissons-le dans son coin ! »

C'est ainsi que le caneton noir, bien que recevant quotidiennement les railleries de ses pairs, grandit relativement tranquillement. Il passe ses journées à observer les oiseaux de la basse-cour, mais aussi à s'amuser à grimper sur les diverses installations que lui a aménagées le fermier.

Pendant ce temps, ses frères canetons et les poussins ont continué leur apprentissage de la vie. Ils ont, maintenant, fait la connaissance de tous les membres de la basse-cour et appris à reconnaître leurs prédateurs. Ils pensent surtout à s'amuser et, dans cette immense basse-cour, les distractions ne manquent pas.

A peine deux semaines après son entrée dans l'enclos, le caneton noir observe les diverses occupations des animaux de la basse-cour. Il y règne une grande activité : les poules cherchent des vers de terre, les dindons se courent après, les oies semblent être en grande discussion et les coqs, tous perchés sur leur perchoir respectif, observent la basse-cour. Quant aux canetons et aux poussins, ils jouent à cache-cache et paraissent bien s'amuser.

Tout à coup, le caneton noir est intrigué : pourquoi un poussin est-il seul, près de la mare, terrifié ?

En fait, le poussin jouait à cache-cache avec les autres et se cherchait une cachette près de la mare, où les joncs et les diverses plantes offrent un rempart à la vue. Alors qu'il était caché sous de larges feuilles, le caneton entendit siffler dans sa direction. Saisi d'effroi, il n'ose plus bouger. C'est cette position qui inquiète le caneton noir, d'autant plus que tout, dans le regard du poussin, montre de la frayeur. Tout à coup, le caneton noir comprend le drame qui est en train de se nouer. Lentement, mais inexorablement, un long serpent rampe vers le poussin. Se réjouissant d'avance d'attraper sa proie, il avance tout en sifflant.

Le poussin se rappelle, soudain, que ses parents ont longuement insisté pour lui apprendre à reconnaître ses prédateurs. Mais, avec ses frère et sœur, il a toujours reculé l'heure de la leçon, préférant s'amuser avec les canetons.

Le serpent avance toujours et le poussin est de plus en plus paralysé par la peur.

Soudain, le serpent fait un bond vers sa proie qui, elle, dans un mouvement de survie, fait un bond en arrière et, plouf ! voilà le poussin dans la mare. Paniqué à l'idée d'être dans l'eau sans savoir nager, il se débat, se débat, mais coule lentement vers le fond. Il va mourir, il le sait. Là aussi, il aurait dû suivre les cours de natation que ses parents lui proposaient, au lieu de ne penser qu'à s'amuser. Maintenant, il est trop tard. Il est puni. Il va mourir car personne ne sait où il se trouve.

C'est sans compter sur le caneton noir. Dès qu'il a compris que le poussin se noyait, sans même réfléchir que, lui non plus, n'avait jamais appris à nager, il grimpa sur ses différents perchoirs, sauta de l'autre côté de l'enclos et se rua vers la mare.

Maintenant arrivé au bord, il prend une grande bouffée d'oxygène avant de plonger dans l'eau. Il attrape le poussin par une aile, alors qu'il touche presque le fond, inanimé, et le remonte à la surface. Il nage quelque peu avec la victime et la dépose sur la terre ferme. Le poussin est toujours inconscient. Alors, il lui donne quelques coups de bec pour le réanimer. Tout à coup, le poussin ouvre les yeux, semble étonné d'être en vie et plus encore de constater que son sauveur n'est autre que le caneton noir. Il se relève doucement, remarque que tout va bien et remercie chaleureusement le caneton noir.

C'est alors que tous deux entendent des battements d'ailes.

Intrigués de ne pas trouver où se cachait le poussin, les deux autres poussins et les canetons avaient alerté leurs parents respectifs qui, eux, avaient alerté les autres volatiles de la basse-cour. Tous étaient donc partis à sa recherche et avaient assisté à la fin du sauvetage. Ils étaient arrivés près de la mare lorsqu'ils avaient vu le caneton noir sortir le poussin de l'eau.

Maintenant, de leurs ailes, ils l'applaudissent comme un héros. Finie la haine : le caneton noir a montré son courage et son talent. Il a réussi une prouesse qu'aucun d'eux n'aurait fait : se jeter à

l'eau sans avoir appris à nager et, qui plus est, pour sauver un poussin qui lui a toujours montré du dédain ! Un tour de force !

— Tu es des nôtres, maintenant, canard noir ! lance le gros coq.

— Tu es des nôtres ! reprennent, en chœur, tous les oiseaux de la basse-cour.

— Dorénavant, poursuit le coq, tu seras roi de cette basse-cour. Tu seras le chef vers lequel nous nous tournerons toujours pour toutes les décisions importantes. Je te cède ma place. D'ailleurs, si tu l'acceptes, ta première mission sera d'apprendre à nager, dès demain, aux canetons et aux poussins. La natation semble innée chez toi. Nous te faisons confiance.

— Hourra ! lancent les autres volatiles.

— Nous nous excusons pour tout le mal que nous t'avons fait, reprend le coq. Nous t'avons écarté de notre clan à cause de ta couleur. C'était parfaitement méchant et injustifié. Nous comprendrions parfaitement que tu nous en veuilles.

— Mais pas du tout ! répond, humblement, le caneton noir. Je n'ai fait que mon devoir et c'est avec le plus grand plaisir que j'apprendrai à nager aux canetons et aux poussins. Votre reconnaissance m'honore, mais ma plus grande joie est d'avoir sauvé le poussin. Ma seconde plus grande joie est d'être, désormais, accepté par vous tous.

— Et comment ! poursuit le coq. Venez tous ! Nous allons fêter l'événement ! »

C'est ainsi que le fermier eut la joie de découvrir que le caneton noir trônait, désormais, dans sa basse-cour.

***La carte postale***



Ma chère nièce, un bonjour des îles lointaines : le soleil brille, le sable chaud glisse entre les orteils, la beauté des paysages et la gentillesse des habitants me procurent des rêves apaisants. Je t'en envoie un qui je pense va te plaire. N'y vois surtout pas un message promotionnel pour de l'immobilier, décoration d'intérieur, mode, lunettes, bijoux, médicaments, sports, hôtels, tourisme... Aucun message d'aucune sorte, de morale, de leçons. Juste du rêve, de l'imaginaire. Laisse-toi aller vers l'univers de cette histoire.

*Je t'embrasse. Ta tante adorée*

## **Le coquillage**

On dit que  
dans un grain de sable  
on entend toutes les histoires du monde !

On dit que  
dans un coquillage  
on entend la mer chanter !

Une femme, au moment où la mer remonte, marche pieds nus dans le sable humide. La vague avale ses pas à peine enfoncés. C'est le moment de la marée qu'elle préfère. Mais un jour une ambiance inhabituelle s'installe : ciel argenté zébré d'or, silence audible, écume de mer remontant le sable au grand galop. Surprise, elle inspecte de tous les côtés sans regarder où se posent ses pieds.

— Hé ! Ôte ton pied de mon caillou.

— Pardon, répond-elle.

Mais elle a beau regarder la plage, elle ne voit rien. Par contre, elle ressent à la plante de ses pieds une pointe s'enfoncer.

— J'ai dû marcher sur un crabe ! Mais non, c'est un joli coquillage de la région. Il est irisé et nacré ! dit-elle à haute voix en le prenant entre ses doigts.

Mais qu'arrive-t-il à ce moment-là ? Son regard s'enfonce dans le coquillage des mers du sud. Il descend un escalier en colimaçon. L'eau de la mer tel un tapis glisse lentement. Des langues d'algues servent de rampes. A chaque palier, le regard découvre une chambre. Les parois tapissées de nacre jouent avec la lumière translucide. C'est un vitrail apportant une myriade de couleurs douces. Et voilà qu'un éclair fulgurant tournoie dans le coquillage quand...

Le regard s'arrête devant un poulpe en bleu de travail. Les bretelles de son vêtement tombent le long de ses immenses bras. Les tentacules bougent dans tous les sens. L'animal mythologique aux neuf cerveaux est tellement surpris que ses tentacules se figent de surprise et s'enroulent autour de sa tête.

Qui vous a autorisé à regarder dans ma chambre ? hurle le poulpe en s'arrachant les pastilles de ses tentacules collées sur une toile. C'est ma dernière création en mosaïque et personne n'a le droit de la voir avant l'exposition. Quittez la place et revenez dans 3 000 ans. Vous pourrez découvrir mon œuvre. Le regard venait de découvrir une mosaïque qui sera mise à jour des millénaires plus tard à Pompéi.

— Désolé, je ne voulais pas vous déranger, annonce-t-il les larmes aux yeux en voyant des éclairs de colère dans le regard du Kraken - c'est le nom de ce poulpe..

— Je vais me reposer maintenant. Continuez votre chemin, ordonne la pieuvre arrêtant de s'agiter pour tenter tant bien que mal de désemmêler ses appendices.

Faisant attention où il se pose, le regard découvre une chambre aux parois de larmes de perle aussi fines qu'une pluie légère. Une conque arbore un coussin d'huitres et de moules. Installée confortablement, une baleine, avec un cure-dent, ôte de ses fanons des petits poissons noirs.

— J'ai très bien déjeuné. Je me ferais bien un petit roupillon, annonce-t-elle en retirant la serviette à carreaux rouge et blanc qui entoure son cou. Qu'est-ce... ?

C'est Jonas avalé par la baleine quelques heures plus tôt qui lève les bras et montre une pancarte « A L'AIDE »

— Je suis Dag Gadol et tu resteras dans mes entrailles pendant 3 jours et 3 nuits. C'est ce que disent les textes anciens. Je te

rejetterai sur la terre ferme en temps et en heure. Et au regard elle dit :

— Vous êtes bien curieux, vous ! Dégagez d'ici ! J'en ai déjà avalé plus d'un, alors s'il le faut.

— Je m'en vais, je m'en vais ! Mais si vous voulez mon avis. Et si vous ne voulez pas qu'on vous regarde, fermez la porte !

Et, en clignant de l'œil, il signale à Jonas qu'il peut sortir de la chambre. Ce qu'il fait sur la pointe des pieds. Ce qui n'empêcha pas Jonas de se perdre dans le coquillage et d'y rester 3 jours et 3 nuits.

Le regard continue sa descente vers le bout du coquillage, se collant à la paroi de l'escalier. Il traverse le diaphane nacré et pénètre dans une pièce aux murs tendus de draperies soyeuses et scintillantes. Devant un miroir argenté se tient une barre de danse. Une raie Manta montre son visage souriant. Un voile fluide de méduses entoure son ventre. Ses pointes dansent au rythme de la douce musique du ressac. Les mouvements de ses ailes sont si gracieux qu'il est normal de l'appeler « la ballerine des mers »..

Enfin le regard ne peut dévaler plus bas étant arrivé au fond. C'est une chambre dont un des côtés est en forme de cône. Une main en or est élégamment disposée sur une sphère de cristal. Elle brille de mille feux. Elle clignote légèrement, attire à elle le regard et quand il est à proximité, il ferme ses paupières et. Et voilà qu'à nouveau l'éclair fulgurant tournoie dans le coquillage quand.

La vieille femme cligne des yeux regardant sa main ouverte où le coquillage offre un miroitement aux rayons du soleil.





***Destin d'un histrion***

Un souriceau, à peine libéré des limbes d'un confinement hivernal en famille, se projeta en histrion sur la scène du monde. Il y posa un regard altéré par des mois passés dans la pénombre d'une cave. Aveuglé, il le fut par la lumière renaissante d'une saison, quoiqu'encore convalescente, et par les couleurs que celle-ci révélait. Ébahi, il posa un regard de conquérant à la ronde. Il se sentit avide d'aventures. Il escomptait user à loisir des forces vives de sa prime jeunesse.

Il se jucha sur ce qu'il prit pour un roc, imaginant dominer le vaste panorama de son royaume, ce qui le convainquit de sa stature de petit maître. Il allait en remontrer à ceux d'en bas.

Sémillant, il sentit lui pousser deux ailes, il frétila, se rengorgea du rang qu'il s'était octroyé. Il jubila de s'être délié des entraves d'une famille par trop démonstrative. Il s'apprêtait à se proclamer gouverneur des lieux, c'était tout juste s'il ne jouissait pas d'ores et déjà des pouvoirs d'un autocrate, prêt à soumettre les foyers alentour.

Cependant, c'était sans compter sur les deux « blancs becs » atterrissant, dans un froissement d'ailes, sur son terrain, déclaré de facto, « propriété privée ». Blancs becs, ils ne l'étaient point ! Forts de l'expérience que leur offrait la liberté d'une vie vagabonde, mais non dépourvue de grands dangers, ils tentèrent de raisonner ce naïf, de lui ouvrir les yeux et de lui enseigner des rudiments de survie dans un monde hostile. Ils ne se mirent pas en peine de prêter une oreille à des fanfaronnades dignes d'un candide. Ils admirent volontiers que cet écervelé n'avait pas eu le temps d'évaluer les embûches que lui réserveraient, à coup sûr, les jours à venir.

Ce souriceau, bouffi de l'importance qu'il s'était accordée, les prit de haut et s'en vint à railler les conseils dont il se passerait pour mener une existence bien meilleure sur terre que dans les airs. Les deux messagers ailés s'évertuèrent à offrir leur protection puisqu'il avait perdu celle d'une mère. Ils s'avouèrent vaincus par l'entêtement de cet innocent. Ils prévoyaient qu'il perdrait sa vie avant d'avoir franchi les bornes de son royaume. Quant à ce jeunet, il eut tôt fait d'oublier le discours de ces « vieux barbons », donneurs de leçons que les temps présents avaient abolies. Il se voulait libre penseur, affranchi de toute servitude des traditions et de la transmission des aînés. Il jugea que ces deux-là auraient presque tué dans l'œuf ses ambitions. Autant avaler une dose de

raticide se dit-il et renoncer aux glorieux lendemains de sa destinée !

C'est qu'il était loin d'envisager que, jeté dans ce vaste monde et esseulé, il deviendrait une proie de choix pour ceux qui n'en feraient qu'une bouchée avant qu'il n'ait eu le temps d'implorer de l'aide. Qui daignerait alors se soucier de ce traîne-ruisseau ! Il eut tôt fait d'apparaître dans le collimateur de rapaces des plus véloces qui rôdaient, les sens en alerte, sur les terres de son royaume. Notre raton ne bénéficiait hélas même pas d'une bouche d'égout pour se mettre à l'abri des vols en piqué de ses agresseurs. Des chats munis d'yeux semblables à des gyrophares balayaient les ténèbres à la recherche d'un en-cas.

L'intrépide loupicot connut les affres de la peur. Il commença à en rabattre. Le dessein de tyranneau qu'il avait rêvé en souffrit. Il n'entrevit plus que la solitude de son quotidien. Il vivait dans une grande misère sociale, lui qui avait tant souhaité rompre avec sa famille. Lui revint en mémoire la mise en garde de ces deux volatiles qui, en convint-il, l'avaient voulu mettre à l'abri de ses déconvenues. Celles-ci n'avaient d'ailleurs pas tardé à lui infliger une rude leçon. Bien amer, il s'avoua qu'il avait préjugé de sa témérité. Il recula devant l'hypothèse de s'en retourner vers les lieux de sa prime enfance. C'eut été afficher sa défaite ! Il s'en sentit bien incapable après avoir claqué la porte, derrière lui, avec tant de véhémence. Il eut le sentiment d'avoir brûlé ses ailes. L'amertume le rongea, le privant du goût de vivre. Il était victime de son bluff. Les regrets affluèrent, mettant son esprit à mal. Il perdit sa belle assurance. Il lui fallut bien s'avouer, dans les tête-à-tête avec sa solitude, qu'il s'était laissé emporter par la démesure de ses rêves. Il avait peut-être eu tort de congédier les deux barbons sans leur avoir prêté une oreille. En voilà deux qui avaient

dû traverser les tempêtes de la vie ; ils auraient pu lui parler de leur expérience. Privé de protection, tétanisé par l'angoisse, il avait renoncé à sa quête de grains dans les champs avoisinants. Il se morfondait dans le creux d'un arbre à l'affût de ses prédateurs jusqu'au moment où il jugea bon de tenter sa vie en ville. Il n'avait pas l'âme d'un rat des champs.

Ce fut une souricette qui, l'ayant aperçu, eut pitié de son dénuement. Elle vint lui glisser quelques grains de blé qu'elle avait engrangés dans sa cachette. Quand il eut raconté son histoire, elle le sermonna. Il lui confia combien il était honteux du sort qu'il s'était infligé. Il avait maintenant l'allure d'un clochard. La demoiselle se jura de ne pas lâcher un tel écervelé à son sort. Comment aurait-elle pu ne pas lui accorder sa compassion alors qu'il était question de vie ou de mort. Il la suivit, les oreilles bien basses, se confondant en excuses et en remerciements. La demoiselle avait fière allure et trottinait allègrement. Il se fit violence pour s'accorder à son pas. Son orgueil le titillait encore. Pas question de jouer les traine-savates ! La mignonne avait de l'entregent. Elle lui proposa de le conduire chez un de ses amis. Il se trouvait qu'il était rat de bibliothèque chez un libraire ; il y coulerait des jours tranquilles et pourrait se livrer à l'étude des philosophes. Sitôt dit, sitôt fait !

Rat de bibliothèque, il serait donc ! Il s'était cru maître de son destin et c'était le destin qui s'érigait en maître de son avenir....



***Tirer le diable par la queue***

Mamie, me demande ma petite fille, d'où vient le terme « tirer le diable par la queue » ? Plutôt que de lui avouer qu'il s'agit de vivre sans des ressources suffisantes, ou avoir du mal à subvenir à

ses besoins, je préfère lui raconter une légende mignonne entendue dans mon enfance :

En ce temps-là, au sein la forêt d'Orléans des chasses auxquelles participaient des chiens en meute avaient lieu fréquemment. Non loin de ces bois en Sologne, se tenait une abbaye cistercienne, la Cour-Dieu. L'un des moines, le frère Albert, avait la charge du jardin. Bien que bon moine, il rechignait un peu à la discipline monastique et s'investissait plutôt de tout cœur au dehors de l'aube jusqu'au soir. Il semait, arrosait et récoltait fruits et légumes avec tant de dévouement qu'il lui arrivait de sauter des offices et d'arriver systématiquement en retard au réfectoire, souvent après le départ de ses frères. Un soir qu'il quittait son travail, il aperçut près d'un étang un énorme chien qui venait y boire. Il avait dû s'égarer au cours une battue et errait là. Le brave tenta en vain d'attraper l'animal qui disparut dans les taillis. Sa course avait mis le moine une fois de plus hors délais pour prendre son souper avec ses autres frères.

La distribution des repas se faisait de façon astucieuse. La cuisine étant installée au-dessus de la salle à manger, un guichet se trouvait à hauteur de table. A côté, pendait une corde qui animait une sonnette placée dans l'office. Lorsqu'elle tintait, le frère-cuisinier disposait, à la demande, la ration de repas sur un plateau qu'il faisait descendre vers l'appelant au moyen d'une manivelle. Un pied de cerf avait été accroché à la corde en guise de poignée. Frère Albert tira sur la ficelle et obtint ainsi son diner tardif.

Le jour suivant le bon frère complètement débordé resta tard dans le jardin. Pendant ce temps le chien, aperçu la veille, rôdait encore aux abords de l'abbaye. Il avait faim. Guidé par son flair infailible, il se dirigea vers la cantine d'où s'échappaient des

odeurs alléchantes. La pièce était vide, le dernier moine l'avait quittée et il ne trouva rien à se mettre sous la dent. Il avisa soudain le pied de cerf. Il y donna un furieux coup de dent sans parvenir à le décrocher et fit vibrer la sonnette, tout effrayé de l'entendre. Penaud, il allait quitter les lieux, lorsqu'il vit le guichet s'ouvrir et un dîner fumant lui tomber du ciel. Il n'en fit qu'une bouchée, s'esquivant au plus vite sans demander son reste. Quelques minutes après, affamé, le frère Albert arriva. Il s'approcha du guichet, tira sur le pied de cerf. Pas de réponse ! Après plusieurs appels, le moine se rendit à la cuisine pour réclamer son dû. Le cuisinier étonné lui demanda pourquoi il hurlait ainsi, alors qu'il avait déjà été servi. Une double ration ne lui serait donc pas autorisée. Il fallut qu'il se contente de quelques légumes crus qu'il avait récoltés dans la journée.

Le lendemain vers le soir, le chien qui avait passé la journée à folâtrer dans les bois, eut grande faim. Aussi rusé que la veille il attendit que le dernier moine soit sorti, s'introduisit dans les lieux et bondit sur le pied de cerf si généreux. Il entendit résonner la sonnette et vit descendre sa pitance qu'il ingurgita, emportant avec lui ce qui pouvait l'être. Quand le moine arriva à son tour, ce fut en vain qu'il sonna. C'était un mystère à résoudre. Il voulut en avoir le cœur net.

Lorsqu'il quitta son jardin le jour d'après, plus tôt qu'à son habitude, il patienta jusqu'au départ de ses frères. Armé d'une faucille affûtée, il se cacha sous la table de la grande salle en guetteur, afin de surveiller les événements. Il aperçut soudain dans le noir une forme gigantesque se glisser en direction du guichet. Cela lui semblait être le diable en personne. Malgré des frissons de peur le pauvre moine rassembla tout son courage et s'armant de bravoure s'élança sur la créature frappant la bête à

coups de serpe. L'animal poussa un cri d'effroi et s'enfuit dans la nuit, laissant une bonne moitié de sa queue dans la bataille. Le bruit du combat mit la communauté en émoi. Lampes et torches accoururent de toutes parts. Le frère Albert arborait triomphant la queue du diable, comme preuve de sa victoire. Il fut décidé de remplacer le pied de cerf endommagé par la queue infernale, pour signifier la défaite de Satan. Désormais, pour recevoir leur nourriture, pas toujours abondante, les moines agitaient l'appendice.

— Que devint le chien m'interrogea la petite ?

Emu sans doute de sa cuisante aventure, il décida de retrouver le chemin de son chenil où il fut accueilli avec la plus grande joie de son propriétaire. Personne ne sut comment il avait perdu la moitié de sa queue et nul ne se douta que, non loin de là, dans le réfectoire de la Cour-Dieu, on s'en servait pour « tirer le diable par la queue ».



## ***Marie Paule Guillemard***



### ***Monsieur Crapaud***

Je vis à la campagne depuis ma récente retraite, loin du stress urbain, sans montre ni réveil. J'ai repris la maison de famille, où avec ma sœur cadette et mes parents, nous passions la plupart de nos vacances l'été. J'y reçois désormais ma petite fille. Elle aime écouter mes histoires :

Dans l'immense cour, il y avait jadis une petite ferme au fond de laquelle se trouvait une vaste étable au toit de chaume. L'exploitant agricole assumait matin et soir la traite de ses vaches, avant d'utiliser une machine, la tireuse automatique. Assis sur un

petit tabouret de bois, il pressait avec vigueur le pis de la bête. Il nous arrosait de lait tiède, qu'il récoltait dans un sceau en métal, si nous passions trop près de lui. Chaque jour, il nous gratifiait de quelques louches de ce liquide délicieux, déversé dans un petit broc en fer blanc, pour nos petits déjeuners du lendemain. Nous montions à l'étage de la grange à l'aide d'une échelle. Nous aimions nous vautrer dans la paille tout juste rentrée après la moisson. L'odeur du foin, stocké pour nourrir les animaux en hiver, nous ravissait et me reste en mémoire. J'entends encore nos fous rires d'enfants, quand nos cousins nous rejoignaient dans notre villégiature et les hurlements si d'aventure nous apercevions souris ou mulot dévalant sur le plancher, encore plus effrayés que nous. Sur le fait d'une poutre pendaient parfois quelque chauve-souris en repos, nullement dérangées par le vacarme des garnements jouant au-dessous de leurs têtes. Que de découvertes dans ses vies grouillantes, si mystérieuses pour les jeunes citadins que nous étions.

Raconte encore mamie quand tu étais petite, quémande la fillette en serrant son doudou dans ses mains.

— Un peu plus loin se trouvait une mare où demeuraient une foule de petites bêtes : libellules, héron, insectes variés, grenouilles, têtards et poissons cachés par les roseaux, près des rochers ou dissimulés sous les nénuphars. Et puis le verger où ma grand-mère nous emmenait cueillir des fruits, fraises, cerises, prunes et groseilles que nous dégustions aussitôt. Nous en récoltions aussi pour faire des confitures, qui nous seraient un bonheur l'hiver, étalées sur nos tartines de pain. Nous ramassions aussi des légumes, des haricots par exemple, que nous épluchions ensemble, autour de la table de la cuisine en jouant aux devinettes, avant que ma mère les mijote pour le repas.

Aujourd'hui la mare n'est pas tarie et je cultive avec plaisir un petit jardinet. J'aime entendre le chant du coq, les aboiements de chiens. J'affectionne observer la faune en liberté autour de ma maison, le lapin ou le lièvre qui détalé dans la plaine, l'hirondelle qui gîte sur le rebord de ma fenêtre, la linotte mélodieuse qui nous offre de vrais concerts. Mais gare à Mistigri, mon chat tigré, qui s'étire avec volupté et toilette sa fourrure de sa langue râpeuse, jusqu'à la rendre luisante et douce au toucher.

— Mamie viens voir me crie l'enfant.

Je rejoins ma bichette figée, plantée là, dans le jardin. Elle pointe son doigt menu vers un inoffensif batracien.

— C'est quoi mamie cette bête affreuse ?

— La nature est parfois cruelle. L'une des bêtes les plus à plaindre est sans doute le crapaud. On affuble ce pataud de biens des défauts, car il est laid et répugnant.

Le voici qui saute maladroit dans une allée de mon potager. Il porte sa lourde panse boursouflée et sa peau flasque, verruqueuse et marron-vert. Il est couvert de tubérosités et de glandes granuleuses. Ses yeux cuivrés, veinés d'or, lui sortent de la tête. Il semble dire avec effroi. « Je suis vilain, disgracieux mais je ne suis pas malhonnête ». Je souris en la rejoignant :

— Sais-tu que lors de l'inquisition, sa seule présence aurait suffi à vous faire suspecter de sorcellerie, lui racontai-je. Pourtant au moyen âge, on le disait symbole d'éternité, protecteur des souverains mérovingiens. Il devint l'enveloppe dans laquelle les sorcières des contes de fées enfermaient les princes charmants.

La fillette s'approche plus près pour l'observer. Je continue mon récit :

— En ce début du printemps, l'amphibien a déserté la cavité dans laquelle il avait hiberné, à l'abri du gel. Ce colon de mon

enclos, qui a sans doute trouvé refuge dans les feuillages ombragés, vient se nourrir ici des limaces, chenilles, escargots et insectes qui parasitent mes plantations. Il est donc vois-tu, le bienvenu. Regarde bien, il s'agit là d'un mâle car il est plus petit et trapu qu'une femelle. Il saute mal et préfère marcher. Son œil à la pupille horizontale rouge-orangé est encadré de glandes à venin, qui lui assure sa protection contre ses prédateurs : couleuvre, héron cendré, putois, loutre... Le plus menaçant pour lui est sans doute l'humain, qui n'hésite pas à l'écraser lorsqu'il traverse une route. Lequel est finalement le plus destructeur ?

L'enfant m'interroge du regard, interdite. Je poursuis :

— Bon nageur, bon grimpeur, après avoir mué et en parure nuptiale, dos lisse vert olive, le voilà à la recherche d'un plan d'eau pour la reproduction. Il se déplace la nuit.

— Pour ne pas qu'on l'attaque ?

— En effet ! Ses pattes sont palmées et ses membres courts. Il va mettre deux ou trois semaines pour atteindre son but. C'est pourtant lui qui arrive le premier, bien avant la femelle, qu'il attend. Il pousse des petits cris plaintifs semblables à des jappements de chiots nouveau-nés. La voilà enfin. Il s'accroche à son dos et la tient enlacée. Dès les premiers signes d'ovulation, les autres mâles s'éloignent du couple. La ponte dure plusieurs heures. Le crapaud aide sa compagne à attacher aux plantes qui les entourent, le cordon d'œufs déposé en long ruban emmêlé dans la végétation. La majorité d'entre eux sera détruite par des prédateurs. Seule une petite partie donnera naissance à des têtards, qui resteront dans l'eau un à trois mois avant de devenir crapaud, quitter le milieu aquatique pour découvrir la terre. Le couple reste ensemble peu de temps, puis ils désertent la mare.

Voici Monsieur Crapaud, à nouveau solitaire, de retour dans sa résidence d'été, mon jardin.

La petite m'écoute et réfléchit. Je me fais pédagogue et je me mue en professeur. Je lui enseigne la biodiversité, le respect dû à la faune et à la flore. Je refuse qu'elle devienne malveillante et inconsciente envers les bêtes et la nature. Je veux qu'elle connaisse la portée des actes et apprécie l'environnement et sa richesse. Je lui raconte combien j'ai la chance d'avoir ici Monsieur Crapaud, une espèce en régression, menacée de disparition, mais combien utile.

— Il joue un rôle important dans l'écosystème. Il régule la population de certaines espèces et il est lui-même la proie d'autres animaux, le hérisson, le serpent, le renard ou la corneille. J'ai fait un pacte avec lui, je le tiens en associé. Il chasse, pour se nourrir, les nuisibles de ma terre : araignées, vers, colportes et fourmis, qu'il attrape avec sa langue collante. En échange je le protège des humains, de ma tondeuse et de mon chat, pour qui le venin de crapaud porté à sa bouche pourrait être fatal. Son aspect repoussant, lui avouai-je, cache un très bon soldat, agresseur émérite des nombreux ennemis de tout horticulteur. Je lui confie parfois : « Ne sois pas honteux, pauvre crapaud de ta laideur, reste dans mon jardin. Ta vie est un mystère, mais je t'assisterai, car je connais ta guerre contre les nocifs et néfastes pucerons ». N'est-il pas connu que dans le folklore lorrain cet animal est symbole de guérison. S'il nous est permis d'en posséder un, ne nous en privons pas. C'est un précieux allié trop souvent mis au pilori.

La fillette le regarde s'éloigner :

— Il n'est pas si moche affirme-t-elle en rêvassant. Je le trouve même très beau. Il contient peut-être un Prince sous son écorce !

## ***Alain Courel***

### ***Sur la planète Cubix***

Le roi Cuborax 32bis est heureux de régner sur le sort de la planète Cubix et ses millions de Cubixiens. Cuborax s'appelle ainsi en hommage à son grand père, Cuborax 32. Il a donné à son premier fils le nom de son père, Cubolo 28bis ; quand cet enfant régnera, il sera nommé Cubolo 30. Et ainsi de suite : dans la famille royale, on porte toujours le nom de son grand père, une fois Cubolo, une fois Cuborax, et cela satisfait tous les Cubixiens qui n'aiment rien tant que l'ordre, la ponctualité et la régularité.

Au cours des siècles, les Cubixiens avaient aménagé leur planète. Les hauteurs avaient été tranchées, les lacs et les étangs comblés, le trait de côte redessiné, de sorte que le paysage présentait une harmonieuse succession de montagnes taillées en cube, de plaines absolument horizontales et de plans d'eau découpés à angles droits. Les arbres aussi étaient taillés en cubes, et bordaient des routes absolument rectilignes sur lesquelles les Cubixiens se déplaçaient par deux, quatre ou huit, mais jamais à trois ou à cinq, les nombres impairs ayant été interdits dans tout le royaume comme néfastes, inutiles, et portant malheur.

Cela posait d'ailleurs un problème aux parents Cubixiens lors de la naissance de leur premier enfant : la famille comptant alors trois membres, nombre impair, ils étaient contraints de cacher le nouveau-né en attendant la naissance du petit frère (ou de la petite sœur), de façon à constituer une famille digne de ce nom, comprenant donc les parents et deux enfants, c'est à dire composée de quatre personnes ! Et le problème se représentait

lors de la naissance du troisième, du cinquième, du septième ... mais c'était quand même plus rare.

Ce jour-là, Cubula avait annoncé à son mari Cubuli l'arrivée prochaine d'un « heureux événement ». Heureux, heureux... disait Cubuli. Il va quand même falloir le cacher, cet enfant ! Notre cube habitable est petit, on devra déménager si on veut être un peu à l'aise, parce qu'il faudra aussi accueillir son petit frère... Et le médecin, continuait Cubuli, il est au courant ? Mais oui, répondait Cubula, je l'ai vu hier ... pour être sûre avant de t'annoncer la bonne nouvelle. Et il pense... Mais non, je ne peux pas te le dire maintenant, il n'était pas sûr de lui, mais... on va peut-être avoir de la chance !!!

Sur ces paroles énigmatiques, Cubula était entrée dans la salle de bains, en lançant un sourire radieux à son mari et en s'écriant :

- Je me prépare ! On va faire le Mur !

Pour bien comprendre ce jeu qui est depuis toujours le loisir préféré des Cubixiens et des Cubixiennes, il faut savoir que les habitants de cette planète sont très différents de nous autres, humains. En effet, les Cubixiens ont la forme d'un cube, mesurant exactement 68 cm de côté ; des protubérances apparaissent quand ils se déplacent, ou quand ils mangent, ou quand il se saluent, mais généralement, ils gardent une apparence uniforme et tout à fait cubique pendant la majeure partie de leur existence. Les mamans disent d'ailleurs à leurs enfants : Tiens-toi bien carré, tu ressembles à une boule ! Traiter quelqu'un de « triangle » est une insulte grave, qui peut amener des duels féroces pouvant aller jusqu'à la mort d'un combattant. Mais cela arrive rarement : d'un naturel pacifique, les Cubixiens préfèrent les jeux de société, et tout particulièrement, le jeu du Mur.

Rien de plus simple d'ailleurs que ce jeu : les participants se positionnent côte à côte, puis les uns sur les autres, sur plusieurs couches, et quand ils ont réussi à faire un mur, très haut et très long, ils regardent les étangs bien carrés, les montagnes bien cubiques, et les arbres bien taillés. Ils sont heureux... ou plutôt le seraient si le soleil qui les éclaire n'était pas rond !

En effet, les savant cubixiens qui avaient travaillé le sujet depuis des siècles, voire des millénaires, étaient tombés absolument d'accord sur quelques théorèmes bien précis :

« Tout ce qui est impair est maléfique »

« Tout ce qui n'est pas rectangulaire est maléfique »

« Tout ce qui n'est pas vertical ou horizontal est maléfique » sans compter quelques autres dont l'énoncé n'apporte rien à l'histoire pour l'instant.

Les rois cubixiens , ayant été informés de ces découvertes scientifiques, avaient rapidement édicté des lois précises interdisant le non pair, le non rectangulaire, le non horizontal ; mais on s'était rapidement aperçu que le soleil de Cubix, ainsi que les deux lunes, s'obstinaient à présenter une forme ronde, désobéissant ainsi aux injonctions des rois de Cubix. Le roi Cuborax 12bis trouvait la solution. Il avait tout d'abord interdit à ses sujets de regarder les lunes ou le soleil : mais il était très délicat de contrôler la bonne application de cette loi, qui entraînait aussi des conséquences inattendues, lorsque les Cubixiens fermaient les yeux quand ils se déplaçaient à l'air libre. Son fils, Cubolo 14 avait donc pris l'avis des savants (ainsi que de quelques théologiens ) et il avait simplement imposé le port de lunettes spéciales, qui transformaient les formes rondes en formes carrées... Les Cubixiens portaient ces lunettes depuis leur naissance, et voyaient



donc (avec bonheur) les lunes et le soleil sous un aspect carré, et tout le monde était content, car les habitants de cette planète n'aimaient rien tant que de se sentir confortés dans leurs opinions : carré et rectangulaire, vertical et horizontal, telle était leur devise !

Tout ceci pour expliquer que Cubuli et Cubula, avec tous leurs amis, jouaient donc au jeu du Mur, même si Cubuli ne pouvait pas s'empêcher de penser à ce que lui avait dit son épouse, quelques instants plus tôt..



## Chapitre 2

C'est à ce moment que Cubula s'écria :

— Oh... Cubuli... je crois que... il faut rentrer tout de suite... parce que...

Mais Cubuli avait compris. Ils sortirent du Mur (non sans provoquer quelques grognements de la part de ceux qui se trouvaient au-dessus d'eux) et se hâtèrent vers leur cube d'habitation. Il était temps ! A peine la porte était-elle fermée qu'une petite trappe s'ouvrait dans le ventre de Cubula, d'où sortait un tout petit cube, regardant son papa et sa maman d'un air étonné !

— Oh comme il est mignon ! disait Cubuli

— Il te ressemble , reprenait Cubula

— Comment allons-nous l'appeler ?

— Eh bien... il n'y a qu'à suivre la tradition on l'appellera Cubilur... comme son grand père !

— Bien sûr mais... il va falloir le cacher, en attendant son petit frère ? Ça va être long !!!

— Peut-être pas tant que tu le crois... le docteur Cubilo, m'avait dit , sans être sûr, que...

— Que ???

— Eh bien, que j'avais peut-être deux bébés... dans mon ventre... et d'ailleurs... je sens qu'il arrive !

Et en effet, à peine Cubula avait-elle fini de parler que de son ventre sortait un autre petit enfant !

— Oh, c'est merveilleux ! s'exclama Cubuli. Tu avais des jumeaux ! C'est le plus beau jour de notre vie ! Une famille parfaite ! Nous sommes quatre, tu entends, quatre, un nombre pair ! C'est merveilleux ! Et lui, on l'appellera Cubilor ! Comme

son autre grand père ! Merveilleux !!! Tiens, c'est bizarre... il ne ressemble pas tout à fait à son frère... attendons quelques instants...

Il faut savoir que sur Cubix, les enfants grandissent très vite. Quelques minutes après leur naissance, ils ont déjà atteint leur taille adulte. Mais pour le petit Cubilor, les choses ne devaient pas se passer tout à fait de la même façon...

En effet, l'enfant ne se transforma pas tout de suite en un bon petit Cubixien. Il avait grandi, c'est vrai... mais il conservait sa forme presque ronde (un peu en patate, plutôt), et ses parents le regardaient avec une inquiétude croissante. D'autant que les voisins venaient d'arriver, avec des cris de joie : Vous avez des jumeaux !!! C'est merveilleux !!! Montrez les tout suite !!!

Ce à quoi Cubuli répondait : « Euh... ce n'est pas possible... Cubula est fatiguée... vous comprenez, deux enfants d'un coup... mais vous les verrez, bien sur... très bientôt... Au revoir, et bonjour chez vous !!! »

Quand tous les voisins furent partis, les deux parents se regardèrent avec tristesse. Qu'allons-nous faire, s'il ne devient pas ... comme tout le monde ? Il y a peut-être des médecins, qui pourraient nous aider... un institut pour « enfants déformés », peut-être... Cubula, qui était une excellente couturière, décida tout d'abord de confectionner un habit cubique, coupé dans un tissu un peu rigide, ce qui cacherait (provisoirement) le pauvre enfant. Et Cubuli avait décidé de ne plus l'appeler Cubilor : avec une forme pareille, il ne pouvait pas porter le nom de son grand père ! Il avait choisi de l'appeler Ovo, ce qui dans le langage des Cubixiens, ne voulait strictement rien dire.

Ovo ayant fini sa croissance, il avait commencé à jouer avec son frère Cubilur aux jeux traditionnels des petits Cubixiens : le jeu de

la ligne droite, de l'angle droit, des deux cubes, du dé... Les voisins ne se doutaient de rien (ils portaient tous ces fameuses lunettes qui rendent toutes choses carrées), et le costume que Cubula avait confectionné protégeait bien le petit enfant, au moins jusqu'au moment où il fallut envoyer les deux enfants à l'école. Mais le Directeur, un personnage imposant, pourvu d'une énorme moustache noire, de grosses lunettes carrées à montures de corne et nommé Cuboulorax, déclara :

— Pour le petit Cubilur, je l'accueille avec plaisir dans mon établissement. Mais quelque chose me surprend...

Il enleva ses lunettes et s'approcha d'Ovo.

— Je n'ai jamais vu ça... Cet enfant... Est-il bien cubique ?

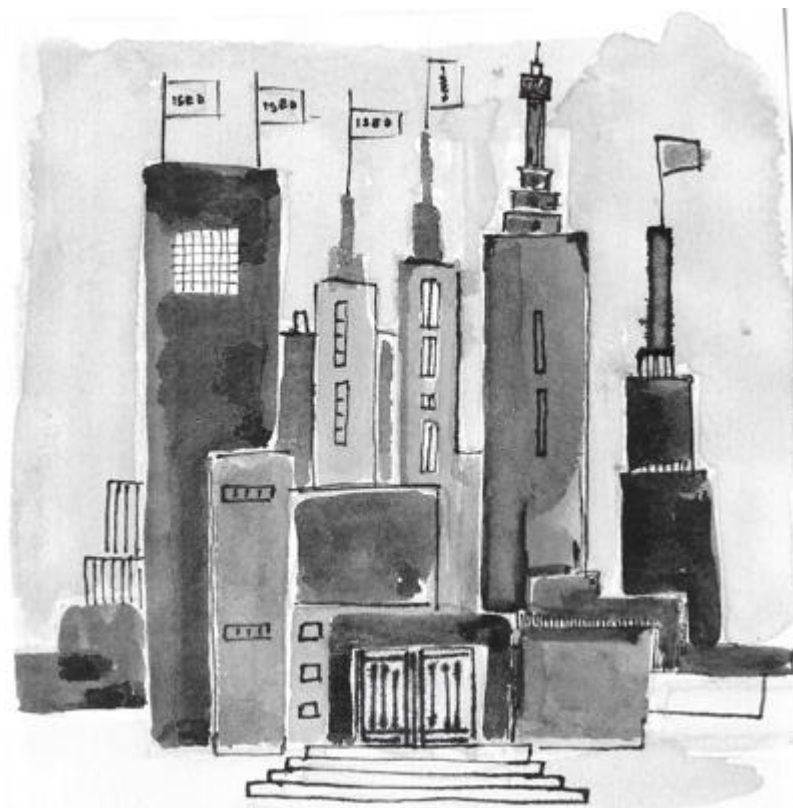
Le Directeur se tourna vers les parents.

— Vous avez un enfant qui n'est pas... CUBIQUE ! Mais c'est absolument... Vous vous rendez compte... Cet enfant... Ovo - quel nom étrange - je constate qu'il n'entre pas dans les caractéristiques des élèves admis à l'école. Je suis obligé de faire un rapport. Celui-ci sera très sévère. C'est la loi. Bien le bonjour !

Pendant qu'Ovo rentrait chez lui, désolé, le Directeur transmettait son rapport au Recteur des Ecoles. Celui-ci, après l'avoir lu, l'avait expédié au Juge Supérieur, qui lui-même en avait informé le ministre des Peines Diverses et des Prisons. Enfin, ce rapport était arrivé sur le bureau du roi Cuborax 32bis qui déclara que ce n'était pas à lui de s'en occuper, et que c'était le travail du ministre. Le roi avait d'autres choses à faire : organiser le prochain festin de la cour, boire un verre de vin et admirer le soleil qui allait se coucher. Le rapport revint donc sur le bureau du Ministre. Il appela la garde spéciale qui fut envoyée au domicile de Cubuli et Cubula. On leur expliqua que, pour son bien, leur enfant serait scolarisé en dehors de sa famille. Ovo fut conduit dans une grande

bâtisse aux murailles presque noires sur la porte de laquelle on lisait :

**ISED**  
**Institut Spécialisé pour Enfants Différents**



### **Chapitre 3**

On installa Ovo dans une petite chambre , meublée d'un lit en fer, et des médecins vinrent l'examiner.

— Cet enfant a une forme inhabituelle .

- Je dirais même une forme interdite .
- Absolument. Il s'agit d'une déviation névrotique.
- Non, c'est une malformation génétique.
- Je ne suis pas d'accord.
- C'est une involution réductionnelle.
- Je prescris un traitement à base de pluronectarine .
- Pas du tout. Je préconise une thérapie boldo fluorique.
- Ce traitement est dangereux.
- Oui mais il est nécessaire.
- Nous sommes donc d'accord. Pluronectarine et boldo fluorique. Nous commençons maintenant.

Les docteurs partis, Ovo vit arriver dans sa chambre une infirmière. Elle semblait très vieille, elle avait des poils gris au-dessus des lèvres, des boutons au menton et elle portait un plateau sur lequel on voyait un verre rempli d'une mixture noire qui fumait... Elle déclara d'une voix grinçante que c'était la potion, « et c'est pour ton bien, horrible petit enfant, et tu as intérêt à tout boire ! »

Ovo avait bu, en faisant une horrible grimace, mais rien ne s'était passé... Pourtant il aurait tant voulu retrouver une forme bien cubique, comme tout le monde ! Et il avait beau faire des efforts, sa forme ronde (enfin... plutôt de patate...) ne changeait pas. Les médecins étaient revenus le voir.

- La potion n'a pas agi.
- Pas du tout, cet enfant n'a fait aucun effort.
- Il n'a pas bu la potion.
- L'infirmière ne l'a pas confirmé.
- Je ne suis pas d'accord.
- J'en suis malgré tout certain. Il n'a pas bu la potion.
- Je m'en doutais, cet enfant est un rebelle.

— Absolument. Son aspect le démontre.  
— Quand on n'est pas cubique, on est rebelle.  
— Nous allons faire un rapport au ministre.  
— Lequel ?  
— Comme d'habitude, au ministre des Peines Diverses et des Prisons.

Le ministre, qui s'appelait le Docteur Cubrilorius, demanda une audience au roi dès qu'il eut reçu le rapport.

— Votre Majesté, disait-il, ce rapport m'inquiète beaucoup... Cet enfant est sans doute dangereux pour le royaume... tant qu'il conservera cette forme absolument indigne...

— Vous avez raison, mon cher ministre. Mais avez-vous une suggestion à faire à Ma Majesté ?

— Sire, continua le ministre, c'est un cas délicat... Il y a quand même des solutions, euh... un peu extrême, mais Votre Majesté comprendra que c'est pour son bien et pour celui de son royaume...

— Eh bien, je vous écoute, mon cher ministre !

Le Docteur Cubrilorius se pencha vers le roi Cuborax 32bis et lui parla de longues minutes à l'oreille. Oui oui, je vois... faisait le roi, l'air préoccupé. Eh bien, si c'est la solution... allez-y, mon cher Docteur !

Le ministre quitta la salle du trône en toute hâte. Il réunit plusieurs mécaniciens, serruriers, forgerons, et leur donna des explications détaillées. Toute la nuit, on entendit le sifflement des scies et des limes, le choc sourd des marteaux, le frottement des abrasifs, et au matin, on pouvait voir le Docteur qui se dirigeait vers l'ISED, monté sur la vaste charrette traditionnelle des Cubixiens, avec ses roues carrées. Une forme cubique recouverte d'une lourde toile grise en occupait tout le plateau. En pénétrant

dans l'établissement, le personnel eut comme un frémissement de peur : le Docteur Cubrilorius était craint et très peu aimé. Il arriva près de la chambre où était enfermé le pauvre Ovo ; ses assistants descendirent la machine de la charrette et ouvrirent la porte.

— Mon cher enfant... Le traitement que vous avez subi semble ne guère avoir eu d'effet sur vous... ou peut-être n'avez-vous pas eu l'énergie de vous transformer, de quitter cette forme de « patate » qui déshonore notre pays... Aussi, nous allons vous guérir avec cette machine.

Les assistants ôtèrent l'étoffe grise qui la recouvrait.

— Comme vous le voyez, mon cher enfant, elle est constituée de plaques à barreaux qui se rapprochent grâce à l'action de ces vis de pression... Quand les vis sont entièrement serrées, les plaques forment un cube parfait qui vous modèlera : un peu douloureux, peut-être, mais indispensable ! Nous ferons l'essai de la mécanique demain à l'aube, avant le petit déjeuner, et en attendant, nous vous laissons réfléchir aux inconvénients de garder votre ... « forme », si on peut appeler ainsi l'aspect que vous montrez ...

Et sur ces paroles, le Docteur Cubrilorius s'en alla, laissant le pauvre Ovo terrifié, seul en compagnie de l'abominable engin !

Ovo passa une très mauvaise journée. Bien sûr, il lui était aussi impossible de changer de forme que de sauter jusqu'à la Lune ! Quant aux infirmières de l'établissement, elles manifestaient elles aussi beaucoup de crainte :

— Quand même... un enfant si jeune !

— Il n'est pas beau, c'est vrai, mais ce n'est pas de sa faute !

— Et la potion ? Il l'a bue, la potion ?

— Bien sûr qu'il l'a bue, en faisant la grimace, mais il l'a bue...



— Et le médecin, il en disait quoi ?

— Oh ! il n'a pas voulu me croire, il a juste dit « si cet enfant n'a pas retrouvé sa forme normale, c'est qu'il n'a pas pris son médicament », et il est parti !

— C'est peut-être le médicament qui n'était pas le bon ?

— Si ça se trouve, ils se sont trompés, et le pauvre enfant va souffrir à cause de ça !

Et même la plus vieille des infirmières (celle qui avait des poils gris au-dessus des lèvres et des boutons au menton) déclarait d'une voix grinçante. :

— C'est bien la première fois que je vois le Ministre s'acharner ainsi sur un innocent!

Ovo n'entendait rien de tout cela, car il était resté, tout tassé au fond de son lit, et il n'avait rien bu ni mangé de toute la journée. Puis la nuit était venue. Une infirmière était passée, et lui avait dit, presque gentiment :

— Mange ton repas... je t'ai préparé quelque chose que tu aimes bien, des racines de carmouillettes, et un grand verre de sirop d'alyse bleue ! tu sais... tu as besoin de prendre des forces, mon bonhomme !

Et elle était partie, laissant Ovo perplexe. Il regarda le plat de racines : oui, c'étaient bien des racines de carmouillettes (le meilleur légume de Cubix), et elles étaient préparées avec la sauce à la crème qu'Ovo adorait! Il en mangea du bout des lèvres un petit morceau... puis un autre petit morceau... puis une racine entière, une autre, et enfin tout le plat ! Il but une gorgée de sirop d'alyse, et se sentit aussitôt beaucoup mieux.

C'est à ce moment qu'il se rendit compte d'un détail qu'il avait remarqué sans y prêter attention : quand l'infirmière était partie, Ovo n'avait pas entendu la serrure se fermer. La porte était-elle

restée ouverte ? Il fallait s'en assurer ! Avec précaution, il enfila ses chaussons, poussa le bouton (carré) de la porte... Et la porte s'ouvrait ! Il regarda dans le couloir, à droite, à gauche... Personne (à part l'horrible machine dont les barreaux garnis de pointes semblaient prêts à écraser Ovo...) . Pas de bruit... Pas même une lumière sous la porte du bureau des infirmières... Ovo s'aventura dans le couloir. Il s'aperçut qu'il était arrivé au grand escalier. Avec précautions, il descendit les seize marches. Il était dans le grand hall d'entrée. Toujours personne... Ovo se retrouva devant la porte : et elle était entrouverte ! Il se glissa entre les battants, traversa le parc et commença à marcher dans la rue. Il était libre ... mais ne savait guère que faire ! D'un côté, la rue menait vers Cubixville, la capitale : on voyait dans la nuit claire les toits cubiques des tourelles du palais. Ovo ne voulait pas aller dans cette direction, c'est sûr : c'est là que résidait le docteur Cubrilorius... De l'autre côté, c'était la forêt, la grande forêt sauvage de Cubix : mais là aussi, c'était dangereux, les arbres n'étaient pas taillés, tout poussait comme il le voulait, et on disait que c'était un endroit plein de bêtes féroces et qu'on pouvait y devenir fou. Mais après tout (se disait Ovo dans sa tête) ce n'est peut-être pas pire que de se faire écraser par la machine... et l'enfant prit donc le chemin de la forêt.

## **Chapitre 5**

Avec ses chaussons aux pieds, l'enfant ne faisait guère plus de bruit qu'une ombre. Petit à petit, la rue au départ bien pavée, bien propre et sans aucune herbe qui dépassait se transforma en un

sentier de plus en plus étroit. Puis une grande barrière bloqua le chemin. On pouvait lire :

Attention !  
Forêt dangereuse !  
Arbres poussant en dehors  
de la Forme Réglementaire  
Bêtes féroces !  
Entrée STRICTEMENT interdite !

Au-delà de la barrière, en effet, on pouvait voir la grande forêt, avec ses arbres immenses, tous de tailles et d'allures différentes... les plantes qui poussaient librement, les chemins qui semblaient s'entrecroiser sans aucune logique, sans qu'un seul fut droit ! Ovo se sentait en même temps terrifié et ... très attiré vers cette forêt. Il se baissa, passa sous la barrière et se retrouva sous les grands arbres. Eh bien, mon vieux garçon, il va falloir être courageux, maintenant, se disait-il ! Il n'y a plus qu'à continuer ce sentier... ou bien cet autre... et si je me perds, tant pis !

Au bout d'un moment, il avait déjà fait tant de tours et de détours que, en effet, il s'était perdu. Mais cela n'avait après tout pas beaucoup d'importance : il ne voulait en aucune façon revenir à l'Institut pour Enfants Différents – et cela, à aucun prix ! – et s'il voulait retourner vers la ville et la maison de ses parents, il pouvait se guider sur les lunes de Cubix qui brillaient au-dessus de Cubixville ! Aussi l'enfant s'enfonça-t-il plus profondément dans la forêt.

Pendant qu'il marchait, des histoires lui couraient dans la tête. Il y a de lumière par là... comme dans les contes... c'est peut-être la maison d'un ogre... ou d'une gentille fée... ou d'une sorcière...

Comment savoir ? La seule solution, c'est d'y aller voir... mais avec précaution... Si quelqu'un venait par derrière, pour me sauter dessus ! Je vais marcher sans bruit et m'approcher... Oh ! Mais qu'est-ce que c'est que cela ?

« Cela », c'était la grande route qui menait à Cubixville. Ovo avait dû tourner et retourner dans la forêt pour revenir à son point de départ. Mais sur cette route, on voyait la grande charrette Cubixienne aux roues carrées, avec la grande toile grise qui ne couvrait plus rien maintenant... et autour de la charrette, on voyait des formes cubiques, et ces formes parlaient !

— Alors ça y est , Chef, vous avez pu mettre votre machine en place ?

— Bien sûr , ça n'a posé aucune difficulté... Ils ont tous peur de moi, vous le savez bien !

— C'est sûr , Chef ! Vous leur flanquez la frousse !

— Et de toutes façons, transformer un sale gosse...

— Qui n'est même pas comme il faut...

— Oui... enfin, demain , ce sera réglé. Ensuite... vous avez bien compris la suite du plan, j'espère ?

— Bien sûr Chef !

— On s'occupe pas des cris du même...

— On fonce au Palais...

— Le Roi sera au téléphone avec les gens de l'institut...

— Il ne fera pas attention à nous...

— On le prend, on le bâillonne, on le ficelle...

— Et vous pouvez prendre sa place, Chef !

Ovo était médusé. Cette voix, il la connaissait... il l'avait entendue peu de temps auparavant. C'était la voix du ministre, le Docteur Cubrilorius ! Mais que veut-il faire ? Il parle de ficeler le

roi... de prendre sa place... et il a des amis, des complices ! Que faire ? Et les voix continuaient :

— Oui... je vois que vous avez compris le plan... Mais après... chacun devra m'obéir ! Plus aucune pitié pour ce qui n'est pas cubique ! Cette forêt, rasée jusqu'à la terre ! Et bétonnée ensuite ! L'herbe, cette sale herbe, arrachée et remplacée par du gazon en plastique ! Et tous ceux qui disent que notre monde *pourrait* être rond...

— En prison ! En prison !

— Et ceux qui pensent qu'il *pourrait tourner* autour de notre Soleil...

— En prison ! En prison

— Oui... en prison... dans des trous... profonds... avec du ciment partout ... au-dessous , autour, au-dessus... et jusqu'à ce qu'ils disparaissent !

— Vous avez raison, Chef

— Non... il faut dire « MAÎTRE » à présent... Mais c'est juste, il faut supprimer sans pitié tous ceux qui ne pensent pas comme il faut ! Il faut les éliminer ! C'est comme ce petit monstre qui va sentir ma puissance demain matin !

Et le Docteur Cubrilorius éclata d'un rire méchant... Ovo, bien caché dans les feuillages de la forêt, n'en menait pas large... mais en même temps, il réfléchissait à toute allure. Que faire ? Le palais était loin, et même, personne ne l'aurait laissé entrer... Retourner à l'Institut ? c'était impossible, pas plus que d'aller chez ses parents. De toutes façons, perdu pour perdu, Ovo fit la seule chose qui lui paraissait possible : il se glissa dans la charrette aux roues carrées, et se cacha sous la couverture grise.

Le soleil était sur le point de se lever. Ovo, caché sous la couverture, entendait les comploteurs.

— Bien, vous avez compris, disait le Docteur. Nous n'avons plus qu'à régler nos montres et bien fixer les horaires...

— Oui Chef, répondaient les autres, en chœur !

— Donc, à huit heures, je me présente devant l'Institut... Vous continuez vers le Palais...

— Oui Chef !

— À huit heures et cinq minutes, j'enferme Ovo dans la cage. Je serre. Il commence à crier. Une infirmière me supplie d'arrêter...

— Oui Chef !

— L'affreux petit gnome hurle, l'infirmière se sauve, elle téléphone au Palais, elle demande le Roi, et je continue de serrer...

— Oui Chef !

— Vous autres, au Palais, vous attendez que le roi décroche le téléphone. Il décroche, il parle avec l'infirmière. Il est huit heures et dix minutes. Quand le Roi est occupé, vous lui sautez dessus et vous le ficelez avec cette corde ! Vous lui arrachez le téléphone, et vous dites à l'infirmière que le Roi veut me parler... Elle revient donc, je laisse l'affreux petit Ovo et je fonce vers le Palais. Je m'aperçois que le Roi n'est plus en état de gouverner et je prends sa place... A huit heures et trente minutes, j'annonce à la nation que mon règne commence !

— Oui Chef ! Bravo ! Mais... que se passe-t-il si l'enfant vient à mourir ?

— À... mourir ? Parce que cela aurait une quelconque importance ? Eh bien... il est temps de partir ! En route vers le Pouvoir, fidèles compagnons ! En route !

— Oui Chef ! Oh pardon... OUI MAÎTRE !!! s'écrièrent d'une seule voix tous les « compagnons » du sinistre Docteur. La lourde

charrette s'ébranla, toute cahotante, rebondissant sur chacune des roues carrées, emportant le Docteur, ses « compagnons » et, bien caché sous la couverture grise... le petit Ovo, qui se demandait bien comment cela allait finir !

## Chapitre 6

Pendant ce temps-là, à l'autre bout de la ville, trois personnes avaient du mal à trouver le sommeil. C'était bien sûr Cubuli et Cubula, les parents du petit Ovo, et surtout Cubilur qui, depuis que son frère avait été enfermé à l'Institut, n'arrêtait pas de pleurer. Je veux jouer avec Ovo, répétait-il. Je veux mon frère ! Je veux jouer avec lui ! Je veux le revoir ! Ne t'inquiète pas, disait sa maman. Dès qu'il sera guéri, il reviendra et tu pourras de nouveau jouer avec lui... Vous irez à l'école ensemble, ajoutait Cubuli. Il sera bien mieux ! Il ne sera plus malade !

Mais Cubilor insistait. Il n'est pas malade, mon frère ! Il est juste différent de moi ! Je l'aime bien comme il est ! Je veux aller voir le Roi. Il est gentil, lui, il dira que ce n'est pas juste et il dira qu'Ovo doit revenir à la maison ! Tu veux aller voir le Roi ? répondaient ses parents. Mais c'est très compliqué, il faut prendre un rendez-vous, il faut déposer une demande.... Ça ne fait rien, continuait Cubilor ! C'est mon frère, je veux le revoir !

Très émus, les parents se dirent qu'après tout... on pouvait peut-être tenter de voir le roi... et de toutes façons, tout valait mieux que d'attendre ! Ils prirent le « Palace-Express », une grande charrette Cubixienne aux roues cubiques, ce qui n'était pas sans occasionner quelques cahots, durant le voyage. Peu de temps après, ils étaient devant le palais et faisaient mille

recommandations à Cubilor : On va te laisser tout seul dans la grande cour du palais pendant qu'on cherche comment obtenir un rendez-vous auprès du Roi ... Il ne faut toucher à rien (ce n'était pas difficile, il n'y avait rien dans la grande cour du Château), tu ne parles à personne, tu ne t'éloignes pas, et nous allons revenir bientôt, etc, etc, etc... Cubilor hochait vigoureusement la tête, prêt à tout promettre pour revoir son frère ! Cubuli et Cubula laissèrent donc le petit enfant et pénétrèrent dans la grande entrée du palais.

Il n'y avait en effet rien à faire dans la cour, Pas une fleur, pas un arbre, pas une pelouse; juste des grands bâtiments cubiques, percés comme il se doit de grandes fenêtres carrées, des allées rectilignes à perte de vue, d'autres bâtiments, de plus en plus nombreux... Rien à voir d'intéressant, sauf au fond de la cour, très loin, une grande charrette couverte d'une étoffe grise. Cubilor commençait à s'ennuyer. Pour passer le temps, il commença à compter le nombre de fenêtres : quarante à droite, quarante à gauche, quarante au-dessus, quarante encore de l'autre côté... C'est bien monotone, tout cela, se disait l'enfant : n'y a-t-il pas un endroit un peu plus intéressant ? Il en était là de ses réflexions, et il n'entendit pas arriver derrière lui deux grands gardes cubixiens qui le saisirent ... par les oreilles !

— Dis donc.. Que fais-tu donc ici ? disait le premier.

— Tu ne sais pas que c'est interdit de se promener dans le Château ? continuait le deuxième en tordant plus fort l'oreille droite de Cubilor.

— Dans le château de notre Roi ! reprit le premier en tordant encore plus fort l'autre oreille.

— Il va falloir te couper les oreilles !

— Et le nez aussi bien sûr !

— On va sans doute t'écraser sous des pierres !



— Et puis te découper en petit morceaux !

Cubilor ne pouvait pas répondre car il hurlait de douleur, les deux gardes le forçant à avancer en le tirant par les oreilles ! Ils se dirigeaient vers la prison du palais et ils y seraient arrivés si, passant devant la charrette, il n'y avait eu comme un mouvement de la toile grise... Au moment où ils s'y attendaient le moins, les deux gardes voyaient sortir du véhicule une petite silhouette ronde et non pas cubique... C'était Ovo ! Il reconnut immédiatement son frère. Il cria de toutes ses forces : Lâchez-le tout de suite ! C'est mon frère ! Il n'a rien fait !

De surprise, les gardes lâchèrent Cubilor. Ovo en profita pour saisir son frère par la main et l'entraîner en courant aussi vite que possible vers la grande porte du Château. Derrière eux, les deux gardes criaient des injures mais ils étaient trop lents pour rattraper les deux garçons. Bientôt, ils entraient dans la grande galerie du Château. C'était immense ! Des pièces à n'en plus finir, des salons, des salles, des corridors, des couloirs, des cours intérieures... Bien vite, les deux enfants se perdirent.

— Mais explique-moi ce qui se passe, s'exclama Cubilor !

— Plus tard, répondit Ovo, plus tard ! L'urgent, maintenant, c'est de trouver le Roi !

— Mais c'est impossible, les parents ont demandé un rendez-vous au roi, mais ce ne sera pas avant plusieurs jours et...

— Eh bien, ce sera trop tard, c'est tout de suite qu'il faut le trouver !

— Tout de suite ?

— Oui, il y a un complot contre lui ! Il faut prévenir le Roi ! Viens vite ! On n'a que quelques minutes !!!

Renonçant à comprendre, Cubilor suivit son frère dans les immenses couloirs, en faisant bien attention malgré tout à ne pas

tomber sur les deux gardes... Après quelques instants, ils entendirent au loin quelqu'un qui chantonnait. Allons par-là, dit Ovo. Ils franchirent une porte, un couloir... et arrivèrent dans une salle, plutôt petite pour une fois, au milieu de laquelle un personnage était assis sur un haut fauteuil, avec devant lui un bol de café et les miettes de quatre croissants cubiques. C'était le Roi qui prenait son petit déjeuner !

Il faut savoir que le Roi était en réalité le plus simple des Cubixiens, et qu'il aimait beaucoup prendre en paix son repas matinal. Et celui-ci avait été particulièrement bon, ce matin-là, les croissants étaient beurrés et croustillants à souhait, le café fort et bien chaud comme il l'aimait, ce qui fait que Cuborax 32bis vit arriver les deux enfants avec surprise certes, mais aussi avec beaucoup de bonhomie.

— Eh bien, jeunes gens, que me vaut le plaisir de cette visite matinale ?

Cubilor regardait le Roi, bouche bée, ne sachant que dire... aussi ce fut Ovo qui prit la parole, tout tremblant.

— Sire... c'est affreux... c'est compliqué à expliquer... mais je crois bien que... que votre ministre, le Docteur Cubrilorius...il veut...

- Il veut quoi, à la fin ? Parle, cher enfant !

— Eh bien... il veut ... vous attirer...

— M'attirer ? Je ne comprends rien. Mais au fait, qui es-tu donc ? Je ne pense pas te connaître... Et pourquoi n'es-tu pas fait comme tout le monde ? Pourquoi es-tu en forme de patate ? Quel est ce mystère ? Serais-tu un comploteur ? Seras-tu ce petit Ovo que j'ai fait placer dans un Institut spécialisé ? Et que fais-tu ici dans mon Palais ?

— Oui Sire, euh... non, Sire, répondait Ovo, mais il ne faut...

À ce moment, le téléphone sonna.

— Non, Sire ! Ne répondez surtout pas ! Ils vont vous ligoter !  
C'est le signal !

— Le signal ? répliqua le roi. Quel signal ? Et de quel droit m'empêches-tu de répondre au téléphone ?

Et le roi, d'un air très royal, se dirigea vers son bureau, décrocha et écouta. Mais à ce moment jaillirent huit hommes, cachés jusque-là derrière les rideaux de la salle du petit déjeuner ! Six sautèrent sur le roi, deux autres sur les deux enfants, et avant qu'on ait le temps de dire « croissant au beurre », tous trois étaient ligotés comme des saucissons !

— Parfait, dit le chef des rebelles, le Docteur Cubrilorius va être content ! On va lui annoncer la nouvelle !

Il prit le téléphone qui était resté sur le bureau du Roi

— Ça y est, Maître, le Roi est en notre pouvoir ! Bien ligoté comme vous l'aviez demandé !

— Mais c'est une catastrophe, dit alors la voix du Docteur, au téléphone, le jeune Ovo a disparu !

— Mais non, pas du tout, Maître ! Il est avec nous, bien ligoté, ainsi qu'un autre jeune garçon que nous ne connaissons pas... Ils s'apprêtaient à tout révéler au Roi, mais nous avons pu intervenir à temps !

— Ah... Bon... Eh bien... Préparez tout comme je l'avais ordonné, j'arrive !

Le chef des conjurés posa le téléphone

— Eh bien, tout se passe pour le mieux, dit-il. Où faut-il les mettre, déjà ?

— Dans les cachots de la tour Nord, répondit l'un des conjurés. C'est là que le maître voulait enfermer le roi !

— Très bien ! Allons-y , Monseigneur ! ! ! dirent tous les autres, méchamment !

À ce moment-là, les lourdes portes du salon du Roi s'ouvrirent en grand. C'étaient les gardes du château qui, vous vous en souvenez, avaient pris en chasse Ovo et Cubilor alors qu'ils étaient dans les jardins du Palais. En chemin, ils avaient alerté d'autres gardes et formaient maintenant une troupe . Mais en ouvrant la porte, ils s'immobilisèrent sur le seuil, remplis stupeur. Le Roi ligoté ! Et des conspirateurs ! À ce moment, Ovo s'écria de toutes ses forces :

— Arrêtez-les ! Ce sont des méchants ! Ils ont ligoté le Roi ! Leur chef, c'est le Docteur Cubrilorius ! Il veut être Roi à la place du Roi !

À ces mots, les gardes se précipitèrent sur les conspirateurs qui, après une brève bagarre, se retrouvèrent à leur tour ligotés et allongés sur le sol. Le Roi se releva, en s'époussetant, et déclara : Et ces deux enfants ? C'est peut-être moi qui vais devoir leur ôter leurs liens ? Quant au reste, conduisez-moi tout cela dans les cachots de la tour Nord... En ce qui me concerne, je me rends dans la salle du Trône et en compagnie de ces jeunes gens. Vous vous cacherez derrière les rideaux... et si j'ai bien compris, quelqu'un va venir et vous aurez des choses à dire à cette personne !

Le Roi quitta donc son salon, suivi d'Ovo et de Cubilor, ainsi que d'une importante compagnie de gardes ; arrivé dans la grande salle du Trône, il demanda aux gardes de se dissimuler, conduisit lui-même Ovo et Cubilor derrière les rideaux d'une fenêtre, s'installa sur le Trône et attendit. Au bout de quelques instants, un chambellan vint prévenir le Roi :

— Sire... Votre ministre des Prisons, le Docteur Cubrilorius est arrivé et il souhaite vous rencontrer.

— Fort bien, dit le Roi. Qu'il entre. Nous allons le recevoir.

Le Docteur Cubrilorius fit donc son entrée, dissimulant son étonnement de voir le Roi sur son trône alors qu'il s'attendait à être accueilli par le chef des conspirateurs ! Regardant autour de lui, rien ne lui parut suspect. Il se dit que peut-être, il y avait eu un contretemps... que ses ordres n'avaient pas été exécutés... Il décida donc de faire comme si de rien n'était, et il s'approcha du Trône.

— Ah Sire ! Je suis bien content !... J'étais inquiet... Je vous ai téléphoné ce matin, quand j'ai constaté que ce pauvre enfant... Ovo, je crois... avais disparu ... mais j'ai cru entendre comme des bruits ... je me suis donc précipité au Palais pour m'assurer que vous alliez bien... et qu'il n'y avait aucun problème... euh, Sire...

— Des bruits, ce matin, pendant mon petit déjeuner... Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, mon cher ! Mon petit déjeuner s'est déroulé dans un calme parfait, comme j'aime à le passer, d'ailleurs !

— Ah... pourtant... il m'avait semblé... Mais tout va bien, puisque je suis en votre présence... ce dont je suis infiniment heureux, bien sûr !

— Mais j'en suis fort aise aussi, mon bon ami, reprit le Roi . A ce propos, il y a quand même eu un léger incident ce matin : deux enfants m'ont raconté une invraisemblable histoire... abracadabrantesque dirais-je même... D'ailleurs, continua-t-il avec un léger sourire, ils vont vous la dire eux-mêmes, puisque les voilà ! Je vous présente ... comment dis-tu ? Cubilor ? et Ovo, bien sûr, pour qui vous manifestiez autant d'inquiétude ! Oui, c'est cela, Ovo et Cubilor ! Approchez mes enfants, vous avez sans doute des choses à dire au Docteur Cubrilorius !!!

Les deux enfants sortirent du rideau derrière lequel ils étaient cachés, et s'avancèrent, suivis par les gardes. C'est Ovo qui

commença : le directeur de l'école, l'Institut pour enfants différents, la potion, les infirmières, la cage en fer, l'évasion et la nuit passée dans la forêt. Cubilor prit alors la parole, et raconta son inquiétude pour Ovo, ses parents qui devaient à ce moment-là être quelque part dans le palais pour demander un rendez-vous au Roi ! Le Docteur Cubrilorius se tassait sur lui-même de plus en plus en écoutant tout cela (on ne lui avait pas proposé de siège !) Cuborax 32bis reprit alors la parole.

— Eh bien, je constate que mes loyaux sujets me sont toujours loyaux, et j'en suis fort aise. Quant à vous, mon cher Cubrilorius... je crains qu'un séjour dans mes cachots avec vos complices, avant votre procès ne soit nécessaire. Cela vous permettra de réfléchir aux inconvénients d'une tentative de trahison. Et pour vous, jeunes gens (il s'adressait à Ovo et Cubilor), nous allons faire venir vos parents pour les féliciter d'avoir des enfants comme vous. Bien sûr, mon cher Ovo, il n'est pas question de te renvoyer dans ton Institut. Après tout, avoir une forme différente de celle des autres n'est pas toujours un défaut !

## Chapitre 7

C'est ainsi qu'Ovo retrouva sa famille, et le royaume Cubixien sa traditionnelle sérénité. Lors de son procès, Cubrilorius (on lui avait ôté son titre de docteur) expliqua qu'il avait été poussé par la haine de ce qui n'était pas cubique et conforme, et qu'il trouvait que le roi Cuborax 32bis était bien trop gentil, trop coulant par rapport aux déviations qu'il constatait de plus en plus souvent dans la population : des Cubixiens qui refusaient de mettre les lunettes à rendre carré tout ce qui était rond... d'autres qui se promenaient par trois ou par cinq, nombres impairs donc

interdits... et même des savants qui professaient de drôles d'idées sur le mouvement des lunes et du Soleil ! Après la condamnation de ce sinistre individu et de ses complices (vingt ans de cachot), le Roi demanda un jour à rencontrer des savants, des voyageurs, des explorateurs et... Ovo et Cubilor.

— Eh bien disait le Roi, ce procès m'a fait penser à certaines choses. Peut-être avons-nous eu tort de penser que tout était (ou devait être) carré, rectangulaire, pair et linéaire. Nous allons faire une expérience. Ovo, mon enfant, viens ici... enlève tes lunettes et regarde les lunes... Que peux-tu me dire ?

Ovo, très surpris et inquiet, obéit néanmoins.

— Mais Sire... Je n'ose pas le dire mais on dirait bien que ... les lunes, elles me semblent rondes ? Je n'ai pas dit une bêtise, au moins ?

— Mais non, pas du tout, reprit le Roi : tu as su regarder avec tes yeux d'enfant une réalité qui devrait crever les nôtres : les Lunes sont rondes, et le Soleil aussi bien sur... et peut-être même notre propre planète ! Il est temps que de vrais savants s'intéressent à cette question, ainsi qu'à celle des nombres impairs, ainsi qu'à la conservation des forêts.

— Mais Sire, intervint l'un des savants (c'était l'un des plus vieux) ces recherches ne risquent-elles pas de changer la mentalité du peuple ? Les gens sont habitués à leur monde carré, si nous disons que ce n'est pas tout le temps vrai, qui aura encore confiance en nous ?

— Et si on autorise les nombres impairs, peut-être que les gens auront trois, cinq, sept enfants... cela ne va-t-il pas causer le chaos ?

Le Roi reprit la parole en soupirant.

— À cela, il n'y a pas de réponse... pas encore en tout cas ! Et il n'est pas question de faire changer les habitudes à qui que ce soit : on continuera comme par le passé à jouer au Mur, à porter des lunettes qui rendent les choses carrées, et à se déplacer par quatre ou six ! Mais les choses pourront peut-être changer, petit à petit... Qui sait ce que nous réserve l'avenir ?

Et c'est ainsi que sur Cubix, les savants se mirent au travail. Bien des choses furent découvertes : il semble bien que Cubix soit une planète ronde et qu'elle tourne autour de son Soleil, il semble bien qu'il existe des opérations qui nécessitent les nombres impairs, il paraît que les forêts ont un rôle important à jouer dans la vie de la planète... Un savant a inventé un moyen de rendre les routes confortables pour les charrettes à roues carrées, en créant des ondulations en travers de la chaussée, ondulations qui s'adaptent aux côtés des carrés ; et il paraît même qu'un savant a inventé des roues rondes, un peu comme la lune, et qui permettraient donc de rouler partout sans cahot !

Mais ce n'est qu'un projet, encore un peu lointain, et en attendant, les Cubixiens aiment toujours autant jouer au jeu du Mur, avec leur famille et leurs amis, et admirer le Soleil et le deux Lunes qui se couchent dans le magnifique ciel orange et pourpre de la planète Cubix !





## ***Ratou et Loen***

Nous sommes dans les années 1960, au “Nouveau Monde”, un quartier un peu oublié de Mondeville, entre la rivière l’Orne et le canal de Caen à la mer.

— Allez, Ratou, magne-toi, il faut que nous trouvions à manger !

— Oui, maman, mais avance moins vite, je n'arrive pas à te suivre !

— Le Nouveau Monde est sinistre et triste la nuit, pas d'éclairage dans cet endroit oublié des humains à cette heure, j'espère que les chats sont au lit.

— Dis, maman, pourquoi on va chercher de la nourriture chez les autres, rue des sources, c'est pas du vol ?

— Toujours à dire Ratou, tu apprendras de la vie que rien n'appartient à personne. S'il y a de la nourriture, c'est pour qu'elle soit mangée et cela tombe bien, nous avons très faim et nous ne trouvons plus rien dans les jardins inondés entre l'Orne et le canal, pour sustenter.

— Je ne comprendrai jamais pourquoi nous sommes obligés de nous cacher la nuit pour voler à manger !

— Tais-toi et avance !

— Dis, maman, c'est quoi ce bruit ?

— Ne te pose pas de questions, avance ! Nous sommes bientôt arrivés à notre garde-manger.

— Mais maman, arrête-toi deux minutes ! On dirait quelqu'un qui gémit !

— C'est un chat peut-être ! Avance, je te dis !

— Mais non, ce n'est pas un chat, on dirait un gamin d'humain !

— Ils dorment à cette heure normalement ! Ne t'occupe pas des autres ! Viens ! Si tu continues, il va nous arriver des ennuis, pour ta deuxième sortie, Ratou, tu es embêtant !

Ratou, n'écoute pas sa mère. Il quitte le trottoir pour rentrer dans un jardin et se dirige vers un soupirail sans fenêtre. Sa mère a la rage, elle le suit quand même.

— Écoute, maman ! Écoute ! N'est-ce pas une petite fille que je vois là-dedans, dans ce garage !

— Montre-moi ! C'est une gamine... oui ! Ne t'occupe pas de cela !

— Elle pleure maman, tu entends !

— Ratou, les garages, la nuit, c'est pour les rats, pas pour les enfants.

— Eh, toi là-bas ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

La tête d'une gamine quitte ses deux mains pour chercher d'où vient cette petite voix qu'elle ne comprend pas. Les yeux sont rougis de larmes évaporées, la gamine n'est pas bien vieille, trois à quatre ans pas plus.

— C'est qui qui parle ? J'ai peur dans le noir, je ne vois presque rien !

— Regarde le soupirail, je suis un petit rat !

— Un rat... mais c'est dégoûtant !

— Je suis un rat des champs, c'est mignon, un rat des champs !

— Que me veux-tu alors ?

— Je t'entendais gémir, je m'inquiétais ! Tu habites ici ?

— Quand ils ne sont pas là, mon beau-père m'enferme ici !

— Tu es seule dans cette maison !

— Ratou, viens ! Nous allons avoir des problèmes !

— Non, maman ! Nous n'allons pas laisser cette petite fille, il fait froid. Pour nous, ce n'est pas grave, mais pour eux, les humains, c'est autre chose.

— C'est vrai qu'elle a froid, elle n'a pas grand-chose sur les fesses, mais cela ne te regarde pas. Si elle est seule ici, c'est qu'il y a une raison qui ne nous regarde pas !

— Toujours, à faire la morale, toujours faire attention, je comprends maman, mais pour une fois !

- Mais que veux-tu que l'on fasse ?
- Je ne sais pas ! Dis ! Comment tu t'appelles ? N'aie pas peur, t'aurais pas peur d'une petite bestiole comme moi quand même !
- C'est Loen ! (Anagramme de Noël)
- Viens, approche-toi ! Que nous te voyions mieux !
- Mais moi, je ne vous vois pas ! Je vois seulement vos yeux dans le noir !
- Approche du soupirail un peu plus !
- Ah oui, c'est mieux ainsi !
- Tu es transie de froid, tu n'as pas de couverture ?
- Non !
- Pourquoi es-tu enfermée ici ?
- C'est mon beau-père, il ne m'aime pas !
- Pourquoi cela ?
- Je ne sais pas moi, je vivais seule avec maman, avant !
- T'as plus de papa ?
- Il est parti un jour en m'oubliant là !
- Tu dois être bien méchante pour qu'il t'enferme ainsi !
- Non... je n'ai pas le droit de parler... seulement de ne rien dire ! Depuis que son bébé est né, c'est encore pire !
- Pourquoi donc !
- Je ne sais pas moi. Mais depuis, ils ne veulent plus de moi, alors il m'enferme ici ! J'ai froid !
- Dis Ratou, j'entends des pas s'approcher de la maison, il faut qu'on s'en aille.
- Bien, maman ! Dis Loen ! Tu veux bien devenir mon amie !
- Mais Ratou ! Un rat ne peut pas être l'ami d'une petite fille !
- Tu reviendras me voir ?
- Dis, maman, nous reviendrons ?
- Elle n'est pas toujours punie ici, j'espère ?

— Je ne sais pas, il faut que je trouve une solution pour savoir quand Loen est là. Oui, je reviendrai avec maman.

— À bientôt !

— Tu peux m'appeler Ratou comme maman, à bientôt, Loen !

Ratou et sa maman continuent leur chemin pour trouver à manger, un peu d'humanité (ne doit-on pas dire ratnité !) ne nourrit pas son monde. Ratou est perturbé, il n'a plus faim, il laisse sa mère chercher à manger jusqu'à ce qu'ils trouvent une petite réserve de blé, caché par des humains pas très malins.

— Dis maman !

— Oui, mon petit Ratou.

— C'est mon amie Loen ! Qu'est-ce que je peux faire pour elle ?

— Tu t'en fais bien de trop pour une gamine ! Tu comprendras plus tard comme les hommes ont de l'imagination pour nous supprimer. Que peux-tu faire ? Je n'en sais rien !

— Dis maman ! Je pourrais en parler à mes cousines les souris, pour qu'elle veille sur elle dans la maison et qu'elle nous dise quand elle sera, enfermée dans le garage.

— Ce n'est pas bête, mon petit Ratou !

— On devrait en parler à ta cousine, la rate blanche Ratetata !

— C'est celle qui vit chez un vieux bonhomme, Serge !... En bas de Clopée !

— C'est cela, maman !

— Tu me surprends mon Ratou !

Sur le chemin du retour Ratou, ne dit plus un mot, il est bien préoccupé à réfléchir comment aider sa nouvelle petite amie. Il rapporte, à Ratpapa son père, sa découverte.

— Mon petit, il ne faut pas se mélanger à ces êtres. Ils ont tué nombre de nos familles, mais nous sommes toujours là, discrets et

peut-être plus nombreux qu'eux. On ne peut pas avoir confiance en eux.

— Je sais papa, je sais, mais cette petite fille !

— Tu suivras ta maman et s'il le faut avec moi, mais tu garderas tes distances avec ces gens-là, n'est-ce pas ?

— Oui, papa, oui !

— Dis, maman ! Où je peux rencontrer ma cousine Souricette ?

— Demain soir, dans la vieille baraque en ruine. Elle vit à la colle avec un mulot. Je t'accompagnerai, nous mangerons après !

— D'accord, maman !

Ratou part se reposer dans un coin sombre sous les lattes d'un plancher un peu pourri et fait les plus beaux rêves. Des rêves d'amitié, de jeu, de copinage avec la petite fille, des situations impossibles, inextricables, invraisemblables. Mais qu'importe, les rêves enrichissent la vie.

Il couine d'impatience, dans l'attente du sombre d'un soir pas trop pressé, il a hâte de revoir sa petite amie Loen.

— Dis, maman, il est temps, je crois ?

— Ratou, il ne fait pas assez noir encore, les hommes traînent encore dehors !

— Oui, maman !

Puis, le noir devient noir, le silence est d'or, il est, maintenant, temps de partir. Le petit rat impatient est le premier à l'air libre, maman doit retenir l'enthousiasme de son rejeton.

— Regarde maman, comme c'est beau, ces lumières !

— Saloperie, ils ont remis leur décoration de Noël en marche. Il faudra encore prendre plus de précautions, viens avec maman, mon Ratou !

— Dommage, je trouve ça beau !

— Tiens, on arrive chez la petite fille !

— J’y vais, maman, j’y vais !... Dis, maman, elle n’est pas là ! il n’y a rien là-dedans.

— Elle n’est peut-être pas punie tous les jours !

— On fait quoi alors ?

— Tu ne voulais pas rencontrer Souricette ?

— Oui, oui !

— Laisse-moi faire !

— Souriante ! Souriante ! C’est Ratine !

— Ne crie pas si fort ! Que me vaut cette visite ?

— Un petit service que Ratou veut demander à ta fille, Souricette.

— Souricette ! Souricette ! On t’attend ici !

— Oui, maman, c’est qui ?

— Ratou !

— J’arrive ! J’arrive !

Elle ne tarde pas à accueillir le petit rat.

— Dis Souricette ! J’ai un service à te demander, un grand service ?

— Vas-y ! Demande !

— Tu connais la maison grise de l’autre côté de la rue des sources ?

— Oui, je vois !

— Et bien, dans cette maison, il y a une petite fille qui semble bien malheureuse. Je voudrais faire quelque chose pour elle.

— C’est bizarre comme démarche ! Aider une gamine ! Alors, que veux-tu que je fasse ?

— Que tu m’avertisses quand elle sera punie et enfermée dans le garage !

— Tu te rends compte ! Pour nous, ce ne serait même pas une punition, bien au contraire. Oui, je passerai voir chaque soir et je

passerai le message à mes cousines pour que tu sois informé au plus vite.

— Ah, ça, c'est sympa ! Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Dis pourquoi fais-tu cela ?

— Je ne sais pas, elle est si triste, la gamine !

— Il faut se méfier !

— C'est ce que maman et papa me disent, mais enfin !

— Dis Ratou ! Alors c'est réglé avec Souricette ?

— Oui, maman, nous pouvons y aller ! Merci Souricette ! Si un jour, tu as besoin, n'hésite pas à me demander !

— Bon, merci Souriante et Souricette, à bientôt !

Le petit rat jette encore un regard sur la maison grise, pas une âme qui vive par le soupirail, pas un bruit.

Il rentre parmi sa famille sans un mot, triste de ne pas avoir vu son amie. Puis deux ou trois jours défilent ainsi et une cousine de Souricette vient lui annoncer que de nouveau Loen est enfermée dans le garage.

— Maman, maman ! Il faut y aller ! Loen est enfermée dans le garage !

— Maman ! Va avec Ratou, nous sommes plus grands, nous irons avec Ratpapa, va avec ton petit dernier, le petit chouchou à sa maman !

— Ah Rabougris ! Arrête de me taquiner ! Bon, Ratou ! Nous y allons !

— Oui, maman, j'emporte un bout de pain.

— As-tu réfléchi garnement ? Ce bout de pain, c'est à peine une bouchée pour cette gamine !

— C'est mieux que rien !

Ratou coure, tirant presque sa mère par la patte. Un sourire déchire sa gueule quand il aperçoit de nouveau Loen.



— Bonjour, Loen, comment tu vas ?

Elle s'approche au plus près du soupirail pour mieux voir son visiteur.

— J'ai froid, j'ai beaucoup froid et j'ai mal un peu partout.

— Ma pauvre Loen ! Tiens, je t'ai apporté un petit bout de pain.

— C'est gentil Ratou, c'est gentil ! Je n'ai pas mangé aujourd'hui.

— Mais pourquoi as-tu mal ainsi ?

— Je suis tombée dans les marches, il m'a poussée dans l'escalier, l'autre.

— Tu n'as rien de cassé ?

— Je ne crois pas, non !

— Eh ! À qui tu parles en bas ?

— Je me parle toute seule !

— Ratou, va-t'en ! Il va descendre, si jamais il te voit !

— Il ne me verra pas d'ici !

— Va-t'en, je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose !

— À bientôt Loen !

La porte du garage s'ouvre avec violence, Ratou se retire de la pénombre pour ne pas être vu, mais il voit bien l'homme prendre la petite comme un sac de linge sale, la giflant à la volée.

— Ratou, approche, approche ! C'est trop dangereux, mon petit, viens !

À contrecœur, Ratou quitte les lieux, regardant sans cesse par-dessus son épaule, pour tenter de distinguer un signe de vie de sa petite amie.

— Maman, il l'a frappée avec sa grande main sur son petit visage, il est méchant, cet homme.

— Ils sont souvent ainsi les humains, violents entre eux pas très respectables.

— Je comprends mieux maman, mais on ne peut pas laisser Loen ainsi.

— Ratou on n'y peut rien, tu ne peux rien faire pour elle !

— Ah si ! Je ne vais pas laisser Loen ainsi ! Comment s'appelle ta vieille cousine la rate blanche ?

— Ratetata ! Elle vit chez les humains !

— Mais tu disais que l'homme qui l'hébergeait était gentil, qu'il la prenait dans ses mains pour la caresser.

— Ne t'y fie pas pour autant ! Cet homme est bien, il est vrai qu'il s'occupe bien de cette cousine.

— Bon, comment peut-on contacter ta cousine ?

— Je t'emmène demain, mais là, c'est différent, il faudra rentrer dans la maison par la cheminée. Il faudra que la cendre soit froide, ce sera plutôt en milieu de nuit. C'est risqué, mon petit.

— Ce n'est pas un problème, puisqu'il le faut, il faut le faire !

— Mais qu'est-ce que tu vas lui demander ?

— Je ne sais pas trop encore, je vais y réfléchir dans la journée.

Toute la journée, planqué dans l'incompréhension de ses proches endormis, il rumine sa rencontre. Demain, sans doute, il sera en petite forme.

Et dans une impatience insupportable, Ratou est prêt à partir avec sa maman, pour rencontrer une rate amie des humains, après avoir descendu une cheminée d'au moins sept mètres de hauteur, c'est une aventure pour un petit rat. Et puis, avec maman, on peut avoir confiance.

— Dis, maman, c'est dangereux, une cheminée ?

— Quand les cendres sont froides, pas de trop, non. Le pire risque est de mourir brûlé dans les flammes. Et rappelle-toi

garnement, tu n'as même pas le temps de souffrir. Le risque de tomber sur la cendre est moindre et la cendre amortit le choc. Tu as peur ?

— Pas avec toi, maman !

— Tu vois ! Nous sommes arrivés, il faut monter sur le toit. Suis-moi de près, Ratou !

— Oh, maman, c'est marrant !

— Fais attention !

Ils arrivent bien vite au fait du toit sur le bord de la cheminée, prêts à descendre.

— Ratou, ce coup-ci, fais très attention. Mais avant respire un peu au bord !

— Sens-tu quelque chose ?

— Une odeur bizarre !

— C'est l'odeur de la cendre, il n'y a plus de fumée et l'odeur nous dit que la cheminée est éteinte depuis un bout de temps. Allez, on descend ! La descente fut longue et attentionnée, tous les deux étaient dans les cendres.

— Dis, maman où elle est ?

— Je la sais, par-là, elle doit être dans son coin !

— Ah Ratetata ! Je ne te dérange pas !

— Je t'attendais, une cousine souris est passée tout à l'heure pour me dire que tu passerais. C'est toi Ratou ?

— Oui, oui, bonjour !

— Ratou a quelque chose à te demander, si tu peux, bien entendu, l'aider.

— Alors, Ratou ! Qu'as-tu à me demander ?

— C'est pour une petite fille malheureuse.

— Comment cela malheureuse ?

— C'est son beau-père qui l'enferme dans un garage quand ils vont se promener avec sa maman. Puis, on l'a vu ! Il la frappe !

— Elle habite où cette demoiselle ?

— Pas très loin, dans le quartier, au coin de la rue des sources !

— J'ai une petite idée. Mon maître est un bon gars, je pense que je pourrais l'emmener la voir.

— Mais comment cela !

— Oh, tu sais, c'est facile ! Il m'adore celui-là !

— C'est génial ça, mais que pourra-t-il faire ?

— Je n'en sais rien, il faudra faire confiance à son émoi, les humains peuvent être surprenants. Il est très sensible. Mais comment je saurai que la petite est enfermée dans la cave.

— Souricette nous informera, elle informe ses cousines qui passent le message partout. Ah merci, merci ! Dis, maman ! Comment on dit plus que merci ?

— Merci Ratou, cela suffit !

— Eh bien, maman, on y va ! Je suis content.

— Merci, Ratetata, Ratou est réjoui.

Il est heureux comme pas possible, il siffle en remontant la cheminée et sur le chemin du retour.

Le retour au bercail est court. Il faut retourner à la chasse à la nourriture, pour mieux se reposer le jour. Ratou, lui, fait l'impasse, maman lui ramènera bien quelque chose à grignoter. Lui, il est déjà dans son histoire, celle qu'il imagine, finissant bien pour sa copine Loen.

Après deux jours sans nouvelle, Souricette alerte que la petite Loen est de nouveau enfermée dans son cachot improvisé.

— Maman, maman ! C'est Loen !

— On y va, mon garnement !

En partant pour le garage, ils croisent Ratetata. Elle est suivie à une portée de regard, d'un grand bonhomme qui s'éclaire pour suivre sa petite rate blanche. Ratou et sa mère les suivent des yeux, sans les déranger. Ils ne sont pas qu'eux deux à suivre le manège, d'autres petits yeux regardent le spectacle. Puis, le grand dadais s'arrête, tendant l'ouïe et se rapproche d'où viennent les pleurs.

— Qui est là ? Il y a quelqu'un là-dedans ?

— C'est Loen !

— Mais que fais-tu là ?

— Je suis punie, ils sont partis se promener !

— Tu es seule ?

— Oui, de ce côté-ci, mais dehors, je vois mon ami Ratou et ses amis.

— Il fait froid et tu n'as qu'un tee-shirt sur le dos. Je vais voir qui habite ici !

— Regarde, maman ! Il est parti sonner à la porte ! Il insiste fortement, il va défoncer la porte. Ah Ratetata ! Merci ! Tu as bien réussi ton coup !

— Pas trop difficile, il me mange dans les doigts. C'est une expression, ce serait plutôt l'inverse, il me nourrit dans ses mains.

— Tiens, Souricette ! Vous êtes tous là !

— Regarde ! Il appelle quelqu'un au téléphone !

— Je pense que c'est la police, viens, maman !

— Attention, Ratou ! Qu'on ne se fasse pas remarquer !

— Oui, maman, c'est quoi ce bruit si fort ?

— Ce sont les sirènes des policiers et d'une ambulance !

— Ils vont la libérer... dis, maman !

— Regarde, Ratou ! Regarde, ils ont allumé la lumière dans le garage. Tu la vois mieux maintenant Loen, pleine lumière. Pauvre petite, dans quel état, elle est. Ils vont l'emmener !

Loen disparaît dans les bras d'un ambulancier tandis que Serge fait une déclaration aux policiers. Puis, tout retombe comme c'est à l'habitude... plus de lumière, plus de gyrophare, plus de sirène. Le presque noir de la nuit règne de nouveau sous un ciel gris seulement tacheté de quelques flocons qui volent sans aucun bruit autour d'une guirlande électrique un peu essoufflée. Un silence pèse sur le regard de Ratou, la mine contrastée. Elle est sauvée grâce à Ratou et il ne la reverra peut-être plus jamais.

— Dis maman ! Tu crois que je reverrai Loen ?

— Ça, mon petit Ratou, ce n'est pas gagné !

La tête renfrognée, Ratou affiche un regard un peu triste, frustré de ne pouvoir profiter de cet instant de liberté de la petite Loen.

— Ratou ! Ratou ! Arrête ! Attends-moi, j'ai quelque chose à te dire.

Il se retourne prestement comme happé par ces paroles venant d'un autre monde.

— Oui, oui ! C'est quoi ?

— Eh bien, dis-donc Ratetata ! Tu es essoufflée ?

— Je cours depuis là-bas, pour vous rattraper. Dis Ratou ! Loen demande à te voir.

Le visage de Ratou explose de joie, les yeux sont pleins de lumière, un peu humide sans doute ! Il ne tient plus en place, il déborde de joie.

— Maman ! Maman ! Je peux y aller, je peux y aller ?

— Je t'accompagne, mais pas longtemps, Ratou.

Il est entouré de Ratetata, de Souricette et d'autres amis qui ont aussi participé à l'aventure. Puis, il s'approche d'une ambulance où la petite fille est allongée.

— Monte, monte !

Ratetata la rate blanche le prend par la patte.

— Tu ne risques rien. Serge a déclaré que tu étais un rat domestique comme moi, son rat domestique. Il faut que tu te tiennes bien ! Je blague bien entendu. Viens, viens !

— Maman, maman ! Qu'est-ce que je fais ?

— Va, va ! Ratetata te ramènera !

C'est ainsi que Loen quitte l'endroit de ses malheurs, seulement accompagnée de deux animaux de compagnie, vers un endroit où d'autres hommes plus généreux la protégeront.

— Maman, maman, je suis revenu, maman ! Demain c'est le Noël des humains, maman. Loen va organiser une soirée chez Serge avec tous "les quatre pattes" qui l'ont aidée, toi aussi, maman.

— Tu iras, Ratou. Moi non, je resterai avec notre famille. Toi, c'est normal, c'est toi qui as voulu aider cette gamine, c'est bien mon Ratou ! C'est bien ! Je suis fière de toi.

## ***Postambule***

*L'origine des contes est floue, pour la raison simple que les premiers se transmettaient oralement. On en trouve des traces gravées dans de l'argile et écrits sur du papyrus. Ce qui permet de dire que les contes, comme la poésie, comme toute autre forme d'écriture et surtout religieuse, ont tous suivi le même calendrier, en fait le calendrier des écritures.*

*Ce recueil, lui, sera gravé dans nos mémoires et, espérons-le, ouvrira l'imaginaire des enfants et peut-être des parents et des mamies.*

*Une petite histoire pour s'endormir ne fait de mal à personne, il suffit de regarder sur les lèvres des enfants qui sombrent dans le sommeil, un sourire s'y esquisse.*

*Tous les enfants malheureusement, ne s'endorment pas en écoutant une petite histoire... Alors, ayons une sincère pensée, pour ceux-ci et quand vous deviendrez plus grands, les enfants, faites suivre vos contes aux enfants défavorisés... c'est aussi une façon de faire perdurer vos rêves.*







*Les auteurs  
CDAN*

# *Contes*

**Les contes se transmettent pour faire rêver les enfants...  
C'est bien mieux que de trainer derrière un écran qui vomit des rêves prédigérés.**

**ISBN : 978-2-487805-21-7  
PRIX : 15 € TTC**

*CDAN édition*



978-2-487805-21-7